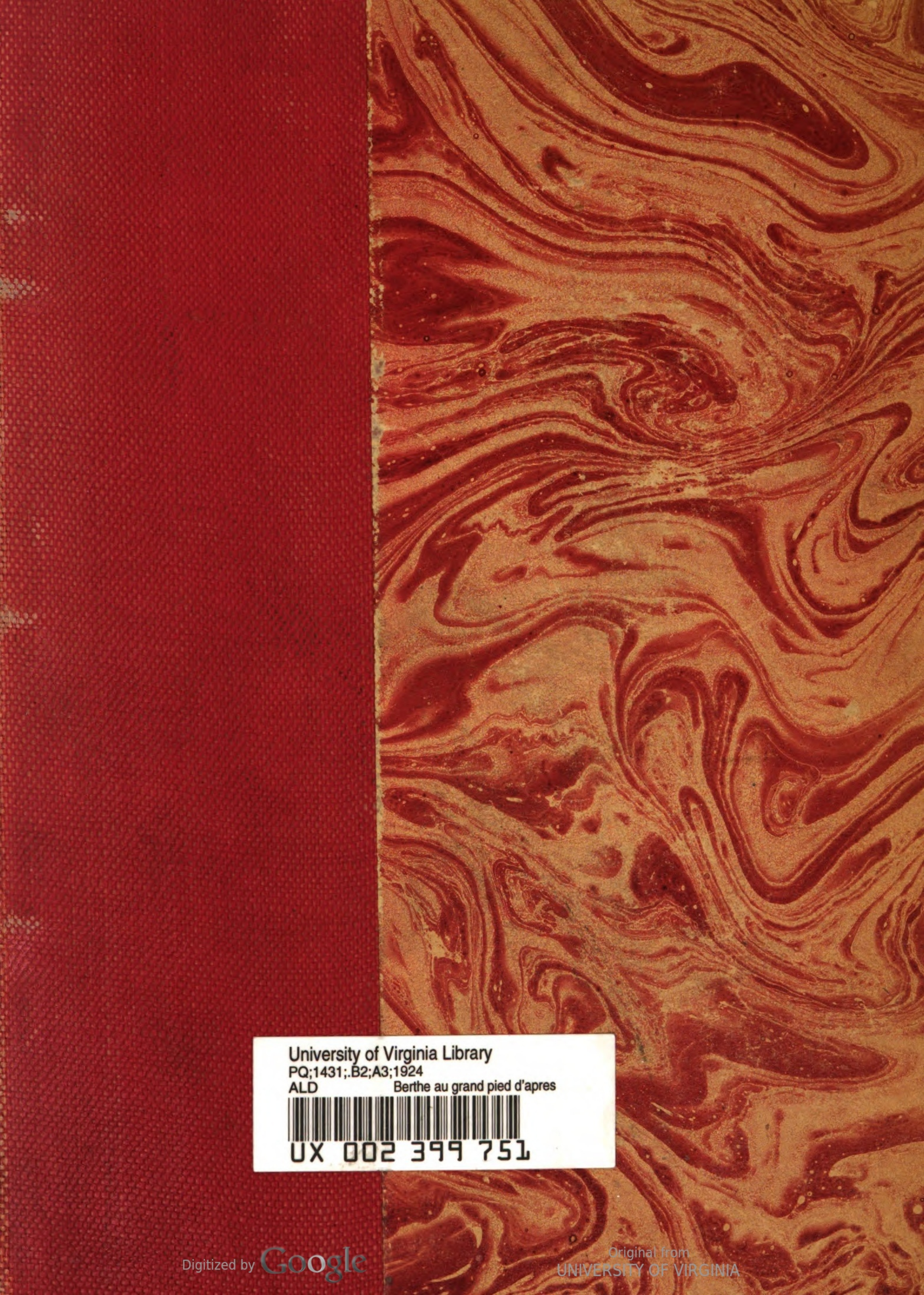
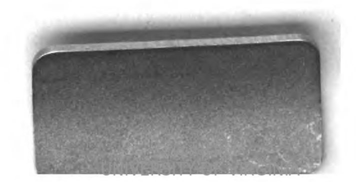

University of Virginia Library
PQ;1431;.B2;A3;1924
ALD Berthe au grand pied d'apres
UX 002 399 751


UNIVERSITY OF VIRGINIA
1819



BERTHE AU GRAND PIED

COLLECTION MÉDIÉVALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE LALAU

Précédemment parus :

LA CHAMBRE DES DAMES, *par* A. MARY.
Illustrations de A. Raynolt.

ÉREC ET ÉNIDE.LE CHEVALIER AU LION, *par* A.MARY.
Illustrations de M. Lalau.

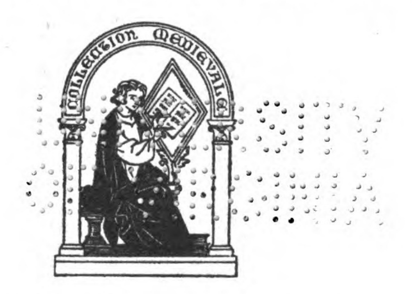
LA CHANSON d'ASPREMONT, *par* L. BRANDIN.
Illustrations de M. A. Servant.

LOUIS BRANDIN

BERTHE AU GRAND PIED

D'APRÈS DEUX ROMANS EN VERS
DU XIIIe SIÈCLE

ILLUSTRATIONS DE M. A. SERVANT

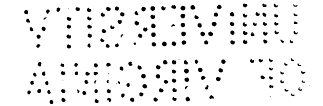


ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE
PARIS

[c1924]

La royne Blanche comme lis
Qui chantoit a voix de seraine,
Berte au gran pié, Bietris, Alis,
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Englois brulerent a Rouan,
Ou sont ilz, ou, Vierge souvraine?
Mais ou sont les neiges d'antan?

(**François Villon.**
(***Ballade des dames du temps jadis.***)



PRÉFACE

La chanson de « Berthe au grand pied » date du douzième siècle et charma, sans doute pour la première fois, les contemporains du roi Louis VII. C'est ce que nous pouvons inférer d'une allusion qui se trouve dans le roman de « Floire et Blanchefleur » (composé vers 1175) où l'on nous parle

> *« du roi Floire l'enfant*
> *Et de Blanchefleur la vaillant*
> *De qui Berte as grans piés fu née »,*

et de quelques vers latins écrits par un grave chroniqueur, Godefroid de Viterbe, notaire et chapelain des empereurs Conrad III, Frédéric Ier et Henri VI, qui, sans sourciller, affirmait vers l'an 1188 que la femme de

Pépin le Bref avait nom Berthe au grand pied (grandis pede)*; qu'elle venait de Hongrie, mais que sa mère, fille de César Héraclius, était grecque. « Une gloire suprême », ajoutait-il, « devait couronner l'union de Berthe et de Pépin, puisqu'ils eurent Charlemagne pour fils. »*

On a voulu retrouver dans ce poème des éléments historiques plus ou moins déformés par la suite des temps.

On a voulu en faire remonter l'origine à des récits concernant l'histoire de Charles Martel et contemporains de ce roi. Non, ce n'est qu'un conte. Il se borne à mettre en œuvre un thème très répandu dans le folklore, celui connu sous le nom de la « fiancée substituée » : une jeune fille est sur le point de se marier; au moment où elle rejoint son mari, sa nourrice, ou une intrigante quelconque, lui substitue sa propre fille; la vraie fiancée a les yeux crevés, ou elle est condamnée à être exécutée, ou elle est jetée à la mer, ou elle est transformée en animal (oiseau, lézard, etc.,) par ceux qui ont intérêt à la perdre; le mari ne s'aperçoit de la substitution qu'au bout d'un certain temps; il retrouve par hasard sa vraie femme

qui, ce pendant, a vécu misérable ou tout au moins dans une position inférieure, et il lui fait reprendre la place à laquelle elle a tous les droits.

Ainsi donc ce conte nous apparaît au XIIe *siècle transformé en une chanson de geste, rattachée au cycle de Charlemagne, où la reine Berthe est prise comme héroïne et où on lui attribue les pitoyables aventures de la « vraie fiancée » en butte aux criminelles intrigues de son indigne rivale. Le sujet était ainsi complètement renouvelé et l'on s'imagine aisément l'effet produit par cette « invention » sur le naïf public de l'époque : l'émotion provoquée par les infortunes que dame Berthe subit avec tant de patience et de résignation ; l'émerveillement causé par le récit des circonstances singulières qui entourèrent la naissance de Charlemagne ; l'attrait exercé par « la basilique de Saint-Denis » où depuis quatre siècles le roi Pépin et la reine Berthe dormaient côte à côte leur dernier sommeil et sur les tombes desquels le poète rappelait plus ou moins directement l'attention, le respect et l'admiration.*

Dès lors, sous sa nouvelle forme le vieux conte passe dans la littérature européenne où

son succès nous est attesté par le grand nombre de versions qui le rapportent et dont vingt nous sont parvenues, se répartissant sur les littératures française, italienne, espagnole, allemande et néerlandaise.

Il inspire d'une façon particulièrement heureuse Adenet le Roi (entendez : le roi des trouvères), poète de talent qui vécut à la cour des ducs de Brabant, fit avec l'un d'eux la campagne de Sicile et d'Italie en 1270 et en 1271, accompagna ensuite à Paris Marie de Brabant, femme du roi de France Philippe le Hardi, et mourut à la fin du XIIIe *ou au commencement du* XIVe *siècle.*

Adenet donne à son sujet une ampleur qu'il n'avait jamais connue. Il remodèle le caractère de dame Berthe : aux traits de douceur et de résignation, puisés à la tradition du folklore, il ajoute celui de la chasteté la plus pure ; il met en un puissant relief les figures de tous les personnages et c'est surtout grâce à lui que vivent encore d'une vie intense le roi Floire, la reine Blanchefleur, le roi Pépin, le brave Simon le Voyer, sa femme Constance, ses filles Isabelle et Eglante, le généreux Morant et les trois traîtres Margiste, Aliste et Tibert ; il se

plaît aux descriptions pittoresques de villes, de forêts, d'églises, de fêtes données en l'honneur de rois et de reines; il ne néglige pas de dépeindre les manifestations des pauvres gens et il nous transmet l'écho des plaintes que leur arrachent les charges, taille et corvées, dont ils sont accablés, contraste saisissant avec le tableau du luxe déployé par les nobles hommes; bref, il fait appel à toutes les ressources de son talent pour transformer en une pièce à grande orchestration ce qui jusque-là n'avait constitué qu'une simple mélodie.

*
* *

Le poème d'Adenet a servi de base à la présente édition. Mais on a eu aussi recours à un poème connu sous le nom de « Berta de li gran pié », imprimé aux t. III et IV de la « Romania ». L'auteur est un jongleur sur la vie de qui nous ne savons absolument rien; nous ignorons même son nom. Son style n'est nullement comparable à celui du poète brabançon; sa langue est un horrible jargon franco-italien des plus pénibles à lire et parfois des plus obscurs; mais il a un

grand mérite : il garde dans sa « Berta » un certain nombre de traits et d'épisodes primitifs que ne présente pas l'œuvre d'Adenet et qu'on a jugé bon de rétablir en ce travail.

On ajoutera encore deux indications qui paraissent nécessaires pour l'information du lecteur.

Les passages (p. 105 et p. 149), qui laissent pressentir la vengeance d'Aliste, font allusion à des récits qui racontent comment Pépin fut empoisonné par Rainfroi et Heudri qui tentèrent aussi, sans y réussir cette fois, de faire subir le même sort au jeune Charles. (Inutile d'ajouter que ces récits relèvent tous de la pure légende.) Enfin on s'est rallié à la leçon « Berthe au grand pied » parce que ce surnom est aussi ancien que celui de « Berthe aux grands pieds » et qu'en outre il amène de façon beaucoup plus naturelle la scène de la reconnaissance de Berthe par la reine Blanchefleur (p. 98). Ce sont les « Reali di Francia » qui nous indiquent que c'était le pied droit de Berthe qui était le plus grand (1).

(1) Dans plusieurs versions, notamment les six versions allemandes, la « Chronique Saintongeaise » ou « Tote l'istoire de

Le lecteur est donc en présence d'un renouvellement fondé principalement sur deux poèmes anciens auxquels on a fait subir toute sorte de retouches et de modifications et où l'on n'a pas, parfois même, reculé devant l'introduction d'épisodes qui sont de pure invention. S'il trouve dans ces pages de la naïveté, de la grâce, de la fraîcheur, si une émotion vraie lui paraît en sortir, qu'il pense bien que toutes ces qualités se rencontraient, plus vives encore, dans les vieux textes aux mots passés, et qu'il en reporte sur nos bons jongleurs tout le mérite !

France », « Aquilon de Bavière » (*Romania*, t. XI), Berthe est appelée Berthe tout simplement, et aucune mention n'y est faite de la conformation de son ou de ses pieds. Quant au texte de « Berta de li gran pié », il est trop incorrect pour permettre de décider si « gran pié » doit être pris au singulier ou au pluriel (cf. v. 76 : Berta da li pe grandi, si se fa apeler, et v. 461 : Por querir ma file, Berta da li pe grant).

Sur « Berthe au grand pied », voir J. Bédier, *Légendes épiques* t. II et III ; sur Adenet le Roi et son œuvre consulter : A. Bovy dans les *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. X et XI.

Enfin, ne pas oublier de relire les délicieuses « imageries » d'André Rivoire (Berthe aux grands pieds, Théâtre, Lemerre, 1922).

Oyez, Seigneurs, histoire véridique...

Un vendredi d'Avril que les prés étaient verdoyants et que les arbres brûlaient du désir de se couvrir de fleurs, je me rendis à Saint-Denis pour y prier. Bien m'en trouvai-je, car, pour me récompenser de ma piété, Dieu me mit en présence d'un moine fort courtois qui avait nom Savari. Ce saint homme me fit lire les Chroniques que l'on conserve en la noble Abbaye : il m'octroya de copier les vieux parchemins où elles sont écrites. C'est de là que j'ai tiré la chanson qui s'ensuit, relatant les dolentes aventures de Berthe au grand pied, la femme de Pépin, la mère du grand empereur Charlemagne. Par de nombreux jongleurs cette histoire a été traitée et maltraitée. Ecoutez-en aujourd'hui, seigneurs, le récit véridique.



I

L'AMBASSADE.

Toute la journée le roi Pépin, le fils du vaillant Charles Martel, a pris active part aux fêtes qu'il donne en son palais. Maintenant les tournois sont finis, les caroles ont cessé, les vins sont bus, les nappes sont ôtées, les harpes, les gigues et les rotes se

sont tues ainsi que les jongleurs; dans les candélabres d'or les tortils de cire ne jettent plus qu'une vacillante flamme. Un grand silence s'établit et un ménestrel, fameux entre tous, qui sait maint et maint langage, se lève, s'approche du roi Pépin, et, à l'accompagnement de sa vielle, d'un ton doux il chante ainsi :

Ô roi, vivent ton faste, ta richesse,
Tes mets exquis et ton claré divin.
Pour tout jongleur quérant or et liesse
Il n'est de cour que la cour de Pépin.

Or s'il advient que parfois sur ton front
L'on voit passer lourde et dolente peine,
Loin n'en faut-il rechercher la raison :
Le roi des Francs ne peut vivre sans reine.

Sire, à Strigon je sais une pucelle
Aux grands yeux bleus, aux longues tresses d'or;
Sur terre il n'est créature plus belle
Et de bonté son cœur est un trésor.

Simple détail que j'allais oublier
Et qui parfait de ce portrait l'ébauche :
La belle a nom dame Berthe au grand pied,
Car son pied droit est plus grand que le gauche.

Seize ans en çà la reine Blanchefleur
Comme fille l'a donnée au roi Floire.
Pour dame Berthe et son futur seigneur
Lors négromants prédirent grande gloire

« D'eux il naîtra, disaient-ils, vaillant roi,
Fleur de noblesse et de chevalerie,
Qui des chrétiens exaltera la loi
Et détruira la vile gent haïe. »

Mais des tortils je vois fondre la cire :
Encore un mot, un seul, et je me tais :
Fais ce que dois et un long temps, Messire,
Puisses-tu vivre en amour et en paix !

Le ménestrel a terminé. Il s'incline profondément devant le roi auprès duquel il reste seul avec les hauts barons, cependant que les autres convives se retirent. Le duc Aquilon de Bavière, appuyé sur un bâton noueux, s'adresse alors au roi Pépin : « Sire, la chanson de ce maître jongleur te dit ce que tous nous pensons. A son conseil tu ne peux refuser de donner ton agrément. Si point ne te remariais, si point n'avais de fils, tu sais que l'un contre l'autre tes vassaux seraient incités à se battre pour se disputer ton héritage. »

Pépin sourit et répond : « Toi, jongleur, tes vers me plaisent fort et de la pucelle que tu as si bien chantée je me sens bellement épris. Pour ton conseil d'ores et déjà voici riches robes de soie d'Orient et de samit de Syrie et un palefroi à la selle dorée. De plus, le jour où de Berthe je deviendrai l'époux,

d'or, d'argent, de biens et de richesses je te couvrirai tant que de jonglerie tu n'auras plus à te soucier et à ton aise entière tu pourras mener joyeuse et indolente vie. Quant à vous autres, mes hauts barons, de vos franches paroles soyez grandement remerciés. Aux vœux que vous formez pour moi et ma lignée j'accède de grand cœur. Dès demain, vous, Aquilon de Bavière, Bernard de Clermont, Grifon de Hautefeuille, vous partirez avec neuf autres de mes plus nobles vassaux. Vous irez trouver le roi de Hongrie, le riche et vaillant Floire. Vous lui direz que j'aimerais épouser sa fille, si toutefois celle-ci veut bien agréer un homme dont la taille n'atteint que cinq pieds et demi et qui est jeune, mais loin d'être beau. De votre ambassade revenez au plus vite. Si vous me ramenez Berthe, vive sera ma joie — quoique j'eusse préféré voir à ma femme les deux pieds d'égale petitesse. Si par aventure sans elle vous rentrez ici, il est encore plus d'une noble et gente dame à qui nous pourrions bien penser. »

Sur ce, les hauts barons se retirent. Le jeune Pépin, quelque peu las des agapes et des émotions de la journée, va retrouver son lit solitaire et royal.

Et l'histoire le dit : cette nuit-là son sommeil fut singulièrement agité et dans ses

songes passèrent force beautés, les unes aux petits pieds, d'autres aux pieds moyens, d'autres aux pieds fort grands, d'autres, enfin, pourvues de pieds aux dimensions follement inégales.

*
* *

Dès le lendemain, sur leurs coursiers aux riches caparaçons, les douze messagers, revêtus de leurs armures d'or, piquent des deux sans oublier les provisions et les présents qui sont chargés sur le dos de trente mulets de choix aussi vites que les destriers les plus éprouvés. Ils traversent la France et la Germanie et les voilà bientôt à Strigon, la capitale du royaume de Hongrie. Sur-le-champ ils se rendent à l'invitation du roi Floire qui les attend à dîner.

En voyant les mets servis sur des planches posées à même les dalles de la grand'salle, ils sont emplis de surprise et tout à coup leur rire éclate : « Ah! Ah! dit le vaillant duc Aquilon de Bavière, Sire roi, est-on si pauvre en ton pays? Ici tes nobles barons vivent-ils comme chez nous les truands et le petit peuple? Si tu n'y vois nul dommage, demain sur des tréteaux nous dresserons des tables;

autour nous placerons bancs à dossier ; c'est ainsi qu'en France chevaliers et bourgeois aiment à s'installer pour faire bonne chère. Tu prendras place à notre côté et tu reconnaîtras que, pour se repaître, cette posture est autrement agréable et aide singulièrement la digestion. Cependant nous avons grand'faim et urgente mission. A terre nous allons nous étendre pour goûter à tes mets et à tes vins, et ce pendant de mon sire, le roi des Francs, je te manderai le message. »

*
* *

Tout en filant la laine, Berthe, qui vient de chanter une chanson de toile, de mille choses avec sa mère devise. Soudain entre le roi Floire de Hongrie : « Apprenez grandes nouvelles ! s'écrie-t-il. Ma fille, le roi des Francs te veut prendre pour femme.

— Le roi des Francs ! dit Berthe ; elle lâche ses fuseaux, rougit, et une douce chaleur pénètre son corps. Le roi des Francs ! Quel chevalier de haute renommée ! En beauté et en grandeur, il doit dépasser tous les autres !

— Non point, ma fille, dit le roi Floire, les messagers l'ont dit : il est petit et laid.



— Est-ce possible, mon père ?

— Mais il est gros des épaules et larges sont ses flancs.

— Ah! dit Blanchefleur, est-ce là tout ce qu'on t'en a confié ?

— Non pas. Si son corps est petit, son courage à nul autre n'est pareil. Un jour, et cela se passait il y a plusieurs années, un lion échappé d'une cage, apparut dans les jardins du palais où le roi Charles Martel, père de Pépin, festoyait en grande compagnie. La bête féroce renverse deux jeunes damoiseaux qui jouaient sur l'herbe et les croque à belles dents. Ce voyant, Pépin entre dans une salle, décroche une lance, se précipite contre le lion et, sans une minute d'hésitation, le transperce d'un coup fortement assuré ; à ses pieds le fauve vient rouler mort.

— Oh ! mon père ! Est-il possible que corps si petit loge cœur si vaillant ! A pareil héros, quelle pucelle pourrait refuser son amour ?

— Voilà, ma fille, ce que j'avais à te dire. Les messagers du roi Pépin attendent ta réponse et la désirent au plus vite. Pépin est roi et n'aime pas les délais.

— Fille, dit la reine, avant de prendre décision, réfléchis bien. Tu es si belle, malgré la singulière conformation de tes pieds! Crois-tu qu'un tel mari te conviendrait ? Tu

es encore jeune pucelle et tu viens seulement d'entrer dans ta seizième année; d'or, d'argent, de terres et de fiefs nous avons foison; longtemps encore nous te pouvons garder auprès de nous; et pour toi il serait aisé de trouver homme de belle contenance, de grande taille, qui plus te séduirait que ce petit enfant.

— Il est petit, ma mère; mais petit arbre souvent donne bons fruits et il en est des grands qui ne vaillent ni sou ni maille.

— Ma fille, il est vrai qu'à sa femme mari bâti comme le roi Pépin peut donner grandes jouissances d'amour. — D'ailleurs, celui que tu épouseras, petit ou grand, c'est des milliers de jours et des milliers de nuits qu'avec lui tu devras vivre. Comment, si tu ne l'as jamais vu, peux-tu savoir que ce Pépin te plaira?

— Le roi de France me veut comme femme; il me fera reine de France. Pense, ma mère: sur la tête je porterai couronne d'or brillant! A plus haute destinée pourrai-je jamais viser? Un tel mari je suis sûre de l'aimer. A dire voir, ma mère, déjà je l'aime.

— En toi, fille, je reconnais mon sang. Aucun comte, aucun marquis, ton père même, le roi de Hongrie, n'osent soutenir mon regard, quand je le leur plante droit dans les yeux. Comme moi tu as le cœur hardi et tu

es de prompte décision. Reste ici : aux messagers du roi des Francs je vais parler moi-même. »

*
* *

Quand la reine Blanchefleur voit les chevaliers de France et leurs heaumes d'or qui, au soleil, jettent mille éclairs, de liesse elle se sent emplie. Elle avise celui dont l'armure est la plus éclatante ; elle lui saisit vivement la main ; elle lui fait visage des plus aimables et elle lui adresse de douces paroles : « Sire messager, de ta venue en notre cour sois grandement remercié ainsi que ceux qui t'accompagnent. Et qu'à vous tous ma réponse donne joie !

Ma fille, Berthe au clair visage, aime déjà votre roi. En douce France, oui, vous pourrez l'emmener. Et maintenant, seigneurs, vous avez si bonne contenance, de tel éclat vos armures resplendissent que je voudrais savoir qui vous êtes et à quels vaillants chevaliers je vais confier ma fille.

— Dame, dit Aquilon de Bavière, du roi des Francs nous sommes les hauts barons : le moindre de nous possède force châteaux et cités. Que d'un tel roi, si vaillant chevalier, de tant de cœur et de courage, ta fille soit

destinée à devenir la compagne, cela de bonheur et de fierté doit t'emplir le cœur. »

D'aise la reine Blanchefleur sourit. « Qui es-tu donc, noble seigneur, qui parles si bellement? Es-tu comte ou duc, et du roi es-tu le dru?

— Dame reine, mon nom est Aquilon de Bavière. Pour le roi Pépin j'ai suprême affection et de tous ses hauts barons, c'est moi qu'il tient le plus cher. Aussi m'a-t-il désigné comme chef des messagers que tu vois ici.

— Sire, de tes rares vertus j'ai souventefois entendu parler. Beau est ton visage comme grande est ta renommée. Ma fille je te la confie. A ton roi conduis-la et qu'il en fasse sa volonté!

— Reine, mille mercis! Mais avant d'emmener ta fille, j'ai à te dire ceci : en notre royaume il est inviolable coutume : quand un de nos rois prend femme, il la fait dépouiller de tous ses vêtements; par devant et par derrière il la fait observer soigneusement et, si en elle il est défaut quelconque qu'elle doive cacher, au mariage il lui faut dire adieu.

— Sire, voilà singulière façon et ces paroles me surprennent quelque peu. Que la volonté du roi des Francs soit pourtant obéie! Ma fille à qui l'examinera n'aura nulle chose

à celer : sauf qu'elle a le pied droit plus grand que le gauche, en elle vous ne trouverez que sujets d'admiration.

— Reine, en toi j'ai pleine confiance et ta parole me suffira.

— Non point, Sire. A nul je ne veux donner occasion ou prétexte de me blâmer. Choisis un de tes compagnons et dans cette chambre suivez-moi tous deux : en ma présence vous pourrez voir la gente pucelle et à loisir l'examiner. De tout ce qui vous apparaîtra vous n'aurez qu'à vous féliciter.

— A tes ordres, Reine. Bernard de Clermont et moi, nous te suivons en la chambre de Berthe au grand pied et au clair visage. »

II

DÉPART DE BERTHE AU GRAND PIED.

Ma fille, maintenant que les hauts barons t'ont en tout point jugée digne du roi des Francs, écoute més conseils.

— De mon émoi, ma mère, laisse-moi me remettre. Certes point ne me doutais qu'avant le mariage il dût y avoir telles cérémonies.

— Ma fille, ne pense désormais qu'au grand amour et à la couronne d'or brillant qui t'attendent. Avant notre séparation, écoute mes paroles. C'est un roi de pays étranger que tu vas rejoindre. D'or rouge, d'argent blanc, de cottes de soie brochée, de chemises blanches comme fleurs des prés, de manteaux garnis de broderies et ornés de pierres précieuses, de bliauds, de chausses de soie, de vair et de gris je ferai charger quinze mulets. Aux pauvres et aux petites gens tu dispenseras tes deniers ; aux nobles chevaliers, à leurs dames et aux ménestrels tu distribueras les robes et

les vêtements ; à tous, grands et petits, tu montreras toujours courtoisie et bon visage ; aux sergents et aux écuyers tu t'efforceras sans cesse de plaire autant qu'aux chevaliers et qu'aux barons les plus puissants. Quant à celui qui sera ton seigneur et maître, tu lui donneras un amour complet et loyal : à tous ses désirs fidèlement tu obéiras et de ce que de toi il pourra exiger, tu ne lui refuseras jamais rien.

— Ainsi en sera-t-il, ma mère.

— Dame Blanchefleur, dit le roi Floire, les messagers ont hâte de retourner auprès de leur sire ; veille à pourvoir Berthe de ce dont elle a besoin et que rien ne lui manque de toutes les choses nécessaires aux royales épousées.

— Sire roi, répond la reine Blanchefleur, de tes discours sois donc ménager. J'ai déjà avisé à tout : aux souliers de notre fille, pas une semelle ne manque et il n'est pas jusqu'à son harnachement qui n'ait été de toutes pièces renouvelé.

Devant le roi Floire Berthe s'agenouille et de lui elle prend congé en versant force larmes.

— Berthe au clair visage, ne sois point si dolente : ta mère t'accompagnera aussi loin qu'elle pourra. Pour moi, retenu en ce palais,

c'est en te donnant baiser de paix, de bonheur et d'amour que je te laisse partir. Un dernier mot : suis bien les conseils de ta mère et ressemble lui en toutes façons.

— Dieu vous garde, mon père! dit Berthe en donnant au roi Floire un doux baiser mêlé de larmes.

Et la voilà montée sur son palefroi bai.

*
* *

Pendant trois jours ils ont tous chevauché, les hauts barons du roi Pépin, Berthe au grand pied, la reine Blanchefleur avec quelques-uns de sa suite. Ils s'arrêtent au bord d'une prairie; sur l'herbe verte, des draps de laine noire ont été jetés pour permettre aux nobles dames de se reposer sans craindre d'endommager leurs magnifiques robes.

— Berthe, ma fille, dit la reine Blanchefleur, voilà le moment venu de nous dire nos adieux. Avant de me quitter, de ton doigt retire l'anneau d'or et confie-le moi. Une fois rentrée, souvent de baisers et de larmes je le couvrirai et, quand je le prendrai entre mes doigts, de ta main plus vivement je sentirai la douce caresse.

— Quel deuil, ma mère, j'éprouve à te quitter ainsi!

— Pour que moins rude soit la séparation, je te laisse Margiste, sa fille Aliste et leur cousin Tibert. Tous trois je les ai rachetés de servage et tu sais quelle est pour nous leur affection. Margiste t'a vue naître et de ta vie ne t'a quittée un instant. Aliste a été élevée comme ta propre sœur : deux fleurs des prés ne se ressemblent plus que vous deux et, quand pendant notre chevauchée vous étiez côte à côte, c'est à peine si je vous distinguais l'une de l'autre. Quant à Tibert, sur son dévouement tu peux aussi compter. Envers lui, comme envers Margiste et Aliste, montre amitié et courtoisie, et tu ne saurais manquer d'avoir en eux bons et fidèles compagnons.

— A ton gré, ma douce mère. Comme mes parents je les aimerai; à leurs conseils toujours recourrai-je; en tout besoin je leur porterai aide; et, pour Aliste, je tâcherai de la marier hautement et honorablement.

— De ta bonté puisse Dieu te récompenser, fille chérie! Et maintenant d'un cœur moins lourd je m'en vais pouvoir retourner auprès de ton noble père. En son palais de Strigon, je n'aime point longtemps le laisser sans mes conseils.

— Ma douce mère, Dieu te garde!

— Si de mauvaise fortune tu devais souffrir, de douleur j'en mourrais.

— Oh! ma douce mère, ne t'éloigne point! Il me semble qu'une lame de poignard me pénètre le cœur que j'ai dans le ventre.

— Quelles folles paroles, ma fille! Sois maintenant toute liesse et toute gaîté. C'est en France que tu vas : voilà qui doit te rassurer, car il n'est nul pays au monde où soit plus de douceur et de bonté. A Dieu, par qui le soleil luit, je te recommande, ma fille.

Bien des larmes sont encore versées. La reine Blanchefleur remonte sur son palefroi; plus d'une fois elle se retourne pour revoir Berthe qui des yeux ne la quitte. Soudain, à un contour de la route, la reine de Hongrie disparaît et de tout de son long Berthe tombe pâmée sur un drap de laine noire.

III

LE MARIAGE DE BERTHE.

Dans l'air encore frais d'un joli matin d'août des bois où les oiseaux pépient doucement; des côtes couvertes de vignobles; la large nappe verte d'un fleuve où glissent de légères barques enguirlandées de roses; de hautes tours; des centaines de maisons, quelques-unes hautes de deux étages, aux murs de bois ornés de verts branchages, ou tapissés d'or, d'argent ou de pourpre; des rues jonchées d'herbe et si larges que les nombreux chars qui les parcourent peuvent y passer deux de front sans danger pour les fleurs dont ils sont décorés; dans les prés, où le parfum qui monte des encensoirs se mêle à la suave odeur des plantes, des dames qui, parées de leurs plus riches atours, carolent en s'accompagnant de leur propre chant, ou dansent avec des chevaliers au son des vielles, des gigues et des harpes; les notes de vingt

carillons qui s'égrènent joyeuses de tous les points de la ville; c'est Paris, Paris en fête, qui attend Berthe au grand pied et toute sa suite.

Quand les guetteurs donnent le signal de l'arrivée, sur leurs coursiers aux riches caparaçons mille sept cents chevaliers, revêtus de leurs armures d'or et d'argent, s'élancent au devant du cortège. Une foule de nobles, de bourgeois et de manants les suit de toute la vitesse de leurs jambes. De dix mille poitrines sort le cri « Bienvenue à la reine! » Berthe sent d'émotion son cœur se fondre en elle. De sa dextre avec grâce, elle salue la foule et sur son passage chacun dit : « Par Saint Clément, qu'en notre nouvelle dame est pucelle jeune et charmante! »

Devant le perron du palais, Berthe s'arrête. Des seigneurs accourent; de son palefroi bai ils l'aident à descendre; puis ils la conduisent dans la salle pavée, décorée de draperies aux teintes chatoyantes. Pépin voit entrer la pucelle; il se lève; de sa rude dextre, il saisit la gente main dont la douceur l'éjouit :

« Bienvenue à toi, dame! dit-il. En notre palais puissions-nous ensemble passer des milliers de jours et de nuits pleins de bonheur! » Sur un siège de chêne, qu'adoucissent des couettes à la plume moelleuse, Berthe s'assied

auprès de Pépin; contre le haut dossier elle s'appuie avec dignité et sur l'escabeau nonchalamment elle pose ses pieds chaussés de cordouan brodé d'or. « Sainte Marie, se dit Pépin, ils m'ont bien l'air tous deux de même taille. Est-ce illusion produite par l'artifice d'un habile ouvrier? Ou le maître jongleur m'a-t-il dit menterie et s'est-il voulu gaber de moi? En tous cas, sous peu j'en aurai le cœur net! » Pépin se lève de nouveau : « Dame reine, bien longs me semblent les jours depuis que je t'attends. Aussi à l'église nous rendrons-nous sans tarder. J'ai hâte de voir sur ton chef la couronne dont l'or se mariera si bien à celui de tes longues tresses blondes; bien plus hâte encore de recevoir le baiser de paix pour le déposer aussitôt sur tes lèvres. En outre, j'ai grand'faim et je n'éprouverai aucun deuil à me rendre au festin avec toi, quand à l'église nous aurons été bénis.

— Seigneur, de ma longue chevauchée je me sens un peu lasse; mais pour rien en ce monde ne voudrais-je d'un instant retarder ton repas et mon bonheur. »

*
* *

Sous les tentes dressées dans le jardin du roi, depuis des heures le festin dure. Les

rayons du soleil couchant empourprent la soie bleue du maître pavillon où Pépin et Berthe, entourés des plus hauts barons et des plus nobles dames, se livrent aux doux propos d'amour ; et, quand les varlets viennent allumer les grands cierges de cire, Berthe porte sa main à son chef pour y ajuster sa riche couronne d'or, si riche en vérité qu'en une loyale vente on l'eût payée cent mille marcs et plus, et elle dit au roi : « Seigneur, en allant à l'église aujourd'hui et en en revenant, j'ai entendu trop de jongleurs pour désirer ouïr encore ceux qui maintenant vont se présenter. Ni Gautier, si habile à la vielle, ni Garnier, sans pareil à la harpe, ni le célèbre joueur de flûte que tu m'as tant vanté et dont je ne puis me rappeler le nom, ne sauraient me retenir. Il me fait deuil aussi de ne pouvoir avec toi danser la première danse du bal. Mais de telle lassitude je me sens prise que de toi il me faut prendre congé. »

IV

LA TRAHISON.

DANS sa chambre, Berthe pendant quelques moments se repose en respirant l'odeur des herbes, des roses, des glaïeuls et des joncs qu'on y a disposés sur les ordres du roi. Puis elle appelle Margiste. « Dame reine, dit la serve, tu sais combien je t'aime et te chéris. Aussi voudrais-je te confier un grand secret.

— Qu'est-ce, ma bonne Margiste? Ton dolent visage m'emplit le cœur et de crainte et d'angoisse.

— Seule mon affection pour toi me pousse à te parler comme je le vais faire, si toutefois tu me l'octroies.

— Parle, ma bonne Margiste.

— Dame reine, sache donc qu'en première nuit d'un nouvel amour le roi Pépin n'a jamais su montrer le moindre ménagement : parfois en telle violence son ardeur se change

qu'il ne songe plus qu'à faire périr celle qui est entre ses bras.

— Seigneur Dieu! Est-il possible? Je ne saurais croire que si cruel puisse être le cœur de celui qui tout à l'heure me disait suaves paroles d'amour. De qui tiens-tu cette terrible chose?

— D'un de ses hauts barons dont je ne puis te dévoiler le nom et qui craint fort que cette nuit ton royal époux ne te réserve tel destin. »

Berthe penche la tête et les larmes coulent abondamment de ses yeux.

— Voilà déjà longtemps que cela m'a été confié, mais de te le découvrir je différais sans cesse.

— Que faire? dit Berthe. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée! Oh! Seigneur, que d'aventures en quelques semaines! De lassitude je me sentais déjà accablée; cette nouvelle épreuve va me faire perdre le sens.

— Dame reine, en un tel émoi ne le laisse donc pas choir! Pour te sauver voici ce à quoi j'ai songé.

— Parle, ma bonne Margiste.

— Une fois le lit royal béni, de cette chambre je ferai sortir tous les seigneurs et toutes les dames qui y seront restés! Tu viendras dans la pièce voisine où avec moi tu passeras la nuit; ma petite Aliste, qui sera

entièrement dévêtue, en un saut dans le lit de Pépin se glissera à la place que tu auras laissée vide. J'éteindrai tous les cierges éclairant la salle et Pépin ne se doutera de rien.

— Mais ne tuera-t-il pas Aliste comme il m'eût tuée moi-même ?

— Des hommes Aliste a plus grande expérience que toi ; de plus, elle est d'une rare vigueur ; si le roi montre quelque vouloir criminel, elle saura se défendre, et, j'espère, avec succès.

Ce dessein je le lui ai confié et elle y donne son entier agrément. Elle t'aime au point que pour ton bien elle ne reculera devant aucun affront, ni aucun danger. Mais, de ton côté, observe exactement ce que je vais te dire : dès l'aube tu te réveilleras ; dans un profond sommeil, Pépin sera encore plongé. Tu pousseras la porte de la chambre qu'Aliste aura laissée ouverte ; Aliste t'indiquera alors comment tu devras agir : suis à la lettre l'ordre qu'elle te donnera. Quand Pépin se réveillera, il te trouvera à son côté et ne se doutera jamais du tour de passe-passe que nous lui aurons joué.

— Ma bonne Margiste, ainsi ferai-je comme ma douce sœurette me commandera.

— En tes futures amours après cette nuit tu n'auras plus rien à craindre et d'ores en

avant des ardeurs de ton époux tu pourras jouir sans qu'elles risquent le moins du monde de t'être fatales.

— Ma bonne Margiste, mille grands mercis à toi, à Aliste et au Seigneur Dieu et à tous ses saints qui t'ont si bellement inspirée! »

*
* *

« Que grand est mon bonheur au penser que demain je pourrai sans péril dormir dans les bras de mon seigneur, le roi des Francs! » murmure Berthe en s'endormant dans le lit de Margiste.

. . . .

« Le ménestrel s'était gabé de moi : elle a les deux pieds également petits; mais ce qui m'émerveille c'est de n'avoir en fille de reine et de roi trouvé plus fine cheville. Il ne m'en chaut après tout : en amour cette fille de Hongrie n'a certes sa pareille et il ne m'étonnerait point de recevoir d'elle dans quelques mois un robuste rejeton. » Ainsi songe Pépin en s'endormant heureux et las.

. . . .

« Demain je serai mère de reine! » ricane la hideuse Margiste en jetant un regard cruel sur le visage paisible de Berthe.

. . . .

« Demain je serai reine des Francs ! » pense Aliste la fourbe, impatiente sous sa couverture.

. . . .

« Demain en maître je parlerai aux barons de Pépin ! » se dit Tibert en caressant ses grenons.

. . . .

*
* *

Dans la large couche royale Aliste ouvre les yeux ; elle étend lentement le bras droit et précautionneusement elle tire les riches courtines ; sans les froisser, elle déroule les draps qui l'entourent ; sans quitter de l'œil Pépin qui dort profondément, sur les herbes et les fleurs qui couvrent les dalles elle glisse, telle une chatte ; elle tire le loquet et ouvre l'huis sans le faire grincer. Tibert est à son poste. A la serve Aliste il tend un poignard : « Prends, murmure-t-il, dans quelques instants Berthe sera là. Ta mère et moi de près nous la suivrons. »

Aliste a soin de pousser la porte sans la refermer ; puis doucement elle s'assied sur la couverture. Sur sa cuisse avec mille soins elle

passe la pointe du poignard ; le sang coule un peu ; elle persiste ; le sang coule plus fort en long et en large. Vite Aliste s'est enroulée dans son drap : Berthe entre sur la pointe des pieds et s'approche : « Quel bonheur de te voir vivante, ma douce sœurette !

— Tiens bien ce poignard dans la main et ne le laisse choir que lorsque je te ferai signe. De cela dépend le succès de notre entreprise. »

Soudain un cri strident : « Seigneur Pépin, à mon aide ! C'est ta femme qu'on assassine !

— Qu'y a t-il ? Qui est là ? » s'écrie Pépin, réveillé en sursaut.

Dans la chambre qu'éclaire l'aube déjà levée, il distingue une femme qui dans la main porte une lame aiguë teinte de sang ; près de cette femme il reconnaît Margiste et Tibert. Il se jette hors du lit et voit maculé de rouge le drap dans lequel est enroulée la reine : « Qui a osé commettre tel forfait ? hurle-t-il.

— Sire roi, de le dire j'ai véritable honte. Jamais n'eussé-je cru qu'en Aliste, ma fille, se cachât âme si vile ; en sa faveur je n'ose même pas crier merci ; tout l'amour que pour elle je puis ressentir son crime l'anéantit. Va, je te maudis, serve indigne !

— Liez Aliste, et faites-la sortir », crie Pépin.


M. A. SERVANT

A Berthe alors la vieille donne par les yeux un fort grand coup de poing qui lui trouble complètement la vue. La pucelle ne s'émeut pourtant point, tant dans son cœur la confiance est fortement plantée. En dehors de la chambre la hideuse vieille la boute ; Tibert la saisit et la tire avec telle violence qu'il lui déchire son manteau. « Dieu, s'écrie Berthe, Dieu, mon Seigneur, assurément ces gens-là veulent me perdre. Est-ce en vain que j'implorerai ton secours? » Elle veut encore parler ; mais Tibert prend une grosse corde que lui tend la hideuse vieille ; de force il ouvre la bouche de Berthe, et, se servant de la corde comme d'un mors qu'on met à un cheval, il la lui passe entre les dents et la lui noue si fortement sur la nuque que pour cent mille marcs l'infortunée pucelle n'aurait pu sonner mot ; puis il lui lie les mains ; sur un lit il l'abat et sur son corps il jette un drap. « Eh ! maintenant nous t'écoutons, dit Tibert en ricanant.

— Si tant soit peu tu bouges, ajoute la hideuse vieille, nous ne tarderons pas à te couper le maudit chef que tu portes sur tes épaules. »

Berthe lève les yeux pour prier le Dieu de majesté ; mais ses yeux ne voient rien sous le drap qui l'étouffe ; elle s'efforce de bouger,

mais elle ne peut en rien se mouvoir ; sa douce poitrine halète et la voilà tombée en pâmoison.

« Tibert, surveille-la bien, dit Margiste, pendant que du roi et de la reine je vais quérir les ordres. »

*
* *

La hideuse Margiste se compose un visage navré, dolent et plein d'ire. « Dame reine, dit-elle, au nom de celui qui a fait le ciel et la rosée, je te demande merci !

Si tu savais...

— Tais-toi, interrompt le roi, ta trahison est certaine. Avec ta fille tu voulais assassiner la reine, ma femme : ta fille sera brûlée et toi avec.

— Sire roi, intervient Aliste, ne t'avise de telle accusation; dans l'esprit de la serve Margiste penser de trahison n'a jamais pénétré; d'ici à la Mer Glacée tu ne saurais trouver femme plus vertueuse et dévouée; envers sa fille elle a toujours montré trop de faiblesse : c'est là le seul tort que jamais elle ait eu. Seigneur, tu m'as prise pour femme et tu as posé sur mon chef la couronne d'or; exauce la première prière que je t'adresse : par la foi que tu m'as jurée, promets-moi de

tenir secret et caché le crime qui vient d'avoir lieu. La vergogne, et la honte m'écraseraient si l'on apprenait quelle garce j'avais choisie pour compagne. Ordonne à trois de tes serviteurs de se saisir d'elle et de l'emmener dans un pays lointain; peu me chaut le supplice qu'on lui infligera, pourvu que sa mort ne soit point différée.

— Dame reine, acquiesce Margiste, voilà sages paroles. Par mon âme, je voudrais voir la gueuse décollée ou noyée dans l'eau pour tomber au pouvoir du diable.

— Dame reine, fait Pépin, que ta demande soit octroyée! De ce pas je vais moi-même quérir les trois sergents et leur donner mes ordres.

— Seigneur roi, supplie Aliste : ne me laisse pas longtemps seule; de ma blessure je souffre tant. Ton choix fait, reviens ici. Margiste et Tibert se chargeront du reste.

— Douce reine, dit Pépin, ainsi en sera-t-il.

— Seigneur roi, reprend Margiste, en moi aie pleine confiance. Au nom de mon juste Seigneur, telles mesures vais-je prendre que de cette meurtrière jamais tu n'entendras plus parler : ce n'est pas ma fille celle qui a osé si cruellement traiter ma dame reine que tant je chéris. Pour qu'il ne te reste nul doute sur

l'effet de ta vengeance, à Tibert j'enjoindrai d'arracher le cœur que cette gueuse porte dans le ventre et en ton palais il te le rapportera.

— Qu'il en soit ainsi, fidèle Margiste, s'écrie Pépin. Quant à toi, douce aimée, oublie cette fille. Tout bouleversé est mon sens quand je pense que, si elle fût restée plus longtemps ici, elle n'aurait point failli à t'occire par le fer ou par quelque subtil breuvage. »

V

LA FORÊT DU MANS.

Sur un roncin Berthe chemine ; on a entassé sur elle force couvertures de façon que personne ne la reconnaisse. Tibert et les trois sergents du roi, Morant, Godefroi et Bertrand l'accompagnent. Cinq jours et cinq nuits dure la triste chevauchée. A chaque halte Tibert enferme la pauvre Berthe seule dans une chambre : d'elle ne doit s'approcher nul autre que lui ; de la bouche il ne lui retire le rude bâillon que pour lui permettre de se nourrir de pain et d'eau ; et, pour lui causer effroi et pour l'empêcher de parler et de faire noise, pendant qu'elle boit et mange, il pointe contre elle sa lame d'épée qu'il tient nue à la main. Enfin, lorsque la pauvre reine a terminé son maigre repas, il s'empresse de lui remettre la corde entre les dents, de lui lier les mains et elle demeure seule jusqu'à l'aube suivante.

Sous un olivier, le sixième jour, tous s'ar-

rêtent : « Seigneurs, dit Tibert, dans la forêt du Mans nous voilà arrivés. Par saint Richer, nous n'avons nul besoin de continuer notre marche, mettons pied à terre. »

Sur ce, Tibert et les trois sergents descendent de cheval. Tibert s'élance aussitôt sur Berthe qu'il jette brutalement à bas de sa monture et il lui enlève couvertures et vêtements. « Compagnons, ricane-t-il, voyez comme elle est belle, maintenant que de son manteau pourpre et de son bliaud blanc la voilà dépouillée et que pour toute robe elle n'a que cette corde qu'elle mord de ses jolies dents.

De mon adresse à manier la lame vous allez vite juger. D'un seul coup je vais lui trancher le chef.

— Arrête! dit Morant, en retenant le bras de Tibert déjà levé. Arrête! Par le Tout-Puissant, si tu fais mine de la toucher, c'est toi dont ma propre épée aura bientôt coupé la tête et les membres, quand bien même pour prix de mon action, en France je ne pourrais jamais plus revenir. »

Berthe gît nue sur la bruyère; doucement sur l'herbe elle pose la bouche, car la corde ne lui permet de sonner mot.

« Arrière, vous-dis-je, et laissez-moi au plus tôt en finir.

— Ainsi que pierre tu as donc le cœur dur, crie Morant. Par notre doux Seigneur Jésus, si tu lui fais le moindre mal, je l'affirme : tout l'or d'Allemagne ne m'empêchera de te donner ce bois comme litière. Allons, Godefroi et Bertrand, par les flancs saisissez ce maufé et ne le lâchez que quand vous en aurez reçu mon ordre. » Sur ce, de la bouche de Berthe il enlève le bâillon ; des mains fines et blanches il retire les liens. « Je vais t'aider, belle dame, à lacer ton bliaud ; à tel service ma femme Geneviève m'a depuis longtemps accoutumé et souvent elle me loue de l'habileté que j'y ai acquise. Prends aussi ton manteau et fuis au plus vite. Que la douce bonté de Dieu te conduise et de toi écarte tout péril !

— Seigneur Morant, dit Berthe en claquant des dents, grandement sois-tu remercié ! Et puisse Dieu me permettre un jour de te payer de ton bon cœur ! »

Quand Berthe au loin a disparu, sur un signe de Morant les deux sergents permettent à Tibert de se mouvoir. « Tous trois vous avez commis vile félonie, s'écrie ce dernier. Dès notre retour tous trois je vous ferai pendre.

— Las, soupire Morant, de deuil et de pitié mon cœur se resserre. D'ours, de loups et de léopards cette forêt est pleine et la malheu-

reuse ne tardera pas à être dévorée. Tu vois, seigneur Tibert, que malgré tout, tu auras ta vengeance.

— C'est vrai, répond Tibert. Mais le cœur de la garce que j'avais promis à Margiste, comment le lui donner ?

— Écoute-moi : D'un pourceau nous emporterons le cœur et à dame Margiste nous le présenterons. Si tu refuses d'agir ainsi, Tibert, nous t'occirons.

— Voilà fort bon conseil, dit Tibert, et capable de détruire contre nous tout soupçon. »

. . . .

A quelques jours de là au palais de Pépin il n'y avait que des heureux.

« Nous sommes tranquilles, maintenant : c'était, à dire voir, la pire garce qu'il y eût au monde ! » exultait Margiste en faisant sauter dans sa main le cœur qu'avait apporté Tibert.

— Tibert, disait Aliste, en embrassant avec amour son cousin, que Jésus soit loué ! Pour ton œuvre tu as bellement mérité de devenir mon dru. »

Et Pépin dispensait l'or, l'argent et les riches robes de gris et de vair au ménestrel qui lui avait découvert sa gente et noble épousée.

*
* *

L'orage s'élève; les éclairs illuminent le ciel; au bruit du tonnerre se mêlent les hurlements des loups et les cris des chats-huants.

A torrents la pluie tombe et le vent tord les arbres dont il brise maintes branches. Comme il arrive parfois en août, le froid succède à l'ardente chaleur. Quelle cruelle épreuve pour dame qui, sans aucune compagnie, se trouve seule en un bois! « Ah! Dieu! dit Berthe, en s'agenouillant sur l'herbe ruisselante, aie pitié de moi! Si je ne te sentais prêt à me secourir, je perdrais la raison. Sainte Marie, noble mère de Jésus, viens à mon aide dans mon tourment! Sauve-moi de la cruauté de Margiste, cette hideuse femme. En toi je mets mon sort et je te supplie de me conduire en un refuge tel que nulle bête cruelle ne me puisse dévorer. »

Sa prière faite, Berthe se relève. A pas pénibles elle avance : nul mulet chargé de coffres, nulle caisse d'où elle puisse tirer de draps, et en vue nulle maison où elle puisse s'héberger. Elle est lasse; son visage est pâle : ah! sachez-le bien, à danser ou à baller guère elle ne songe; avec peine elle soulève sa jupe couverte de boue. La faim et la soif la

tenaillent. Elle voudrait boire : mais elle ne trouve qu'une eau trouble comme de la bière et elle n'y ose goûter. Frissonnante de peur, à droite et à gauche elle regarde, écarte les pans de son manteau, s'agenouille, verse des larmes, en croix sur l'herbe se couche et de ses lèvres baise la terre. « Ma douce mère, si tu savais en quelle male aventure je suis tombée, ton cœur se briserait dans ta poitrine. Ah! te reverrai-je jamais, ainsi que mon noble père, le roi Floire, et ma sœur qui en justes noces a épousé le duc de Saxe? Quand on me maria au puissant roi Pépin, à haut honneur je me croyais montée; mais cruelle était mon erreur et, je ne le vois que trop, pour moi tout va de mal en pis! et par quel moyen mander à nul au monde que dans cette forêt je suis seule et abandonnée? » Piteusement elle prononce ces mots; dans son manteau elle frissonne; sur son visage elle rabat le haut de son bliaud pour se protéger du froid et sur une pierre bise elle tombe en pâmoison.

*
* *

Elle reprend ses sens et se remet en route. Un caillou pointu lui perce le soulier et lui pénètre profondément dans la chair; le sang

coule comme si d'un clou elle avait été blessée. « Ah! lasse! dit-elle, je crierais bien, mais je craindrais, ce faisant, d'attirer les bêtes sauvages qui hurlent autour de moi. Ah! roi Pépin, tes biens je ne les partage guère : toi, tu en as beaucoup et moi j'en ai par trop peu. » Malgré la douleur, elle marche toujours; les ronces lui déchirent sa robe que maintes et maintes fois elle renoue sur son corps; elle s'appuie sur un siège fait d'une houe que par hasard elle trouve sur son chemin. Mais en Dieu sa foi ne perd nulle force et souvent à lui et à sa douce mère elle s'adresse :

« Ah! fortune, dit-elle, comme tu me fais la moue! Comme de si haut dans la boue tu m'as plongée! Certes je ne suis pas à comparer au poisson qui dans l'eau nage; je suis plutôt comme le pinson ou l'alouette que l'épervier tient dans sa serre. Dieu, tu sais qu'à toi tout entière j'appartiens. Puisses-tu obtenir de ta mère que pour moi elle ait amour et pitié et qu'elle me fasse monter au paradis, elle qui aux mains du diable a arraché l'âme de tant de pécheurs! »

*
* *

Au fond du bois la reine s'enfuit; elle

trouve un abri formé de sept ou huit arbustes. Mais en vain quiert-elle nourriture crue ou cuite ; ni pain, ni viande, ni vin, ni gâteaux, ni biscuits ; sur sa poitrine elle incline sa tête défaillante. Du vent elle se protège en ramenant sur elle quelques branches.

« Dieu, dit-elle, quels dangers je cours ! Assurément, par des bêtes sauvages cette cachette a été construite, elles ne vont pas tarder à revenir. Pour me manger, elles n'attendront pas qu'on m'ait fait cuire ; elles me dévoreront vivante et toute crue avec autant de plaisir que le loup avale une truite. Quel triste palais pour moi, la femme du roi Pépin ! Ni maison, ni salle, ni étages ; ni couette, ni coussin, ni drap, ni oreiller, ni tapis pour y délasser mon corps ; ni dame, ni pucelle, ni sergent, ni écuyer pour me servir et me conforter ! » Elle entasse les feuilles d'olivier et sur le petit monceau, elle étend son corps épuisé de fatigue. Soudain, du bruit, un froissement de branches : Berthe se redresse. « Jésus ! dit-elle, c'est une bête qui vient me manger. » Elle écoute toute tremblante et frémissante et elle entend deux hommes parler. « Le joli bliaud blanc, dit l'un. Je vais courir embrasser la belle qui le porte. »

Et l'autre répond : « Bonne aubaine ! mieux

vaut cela que les marchands que nous guettions.

— Comment? Tu vas me la laisser, vil félon! Par Saint Richer, c'est à moi qu'elle appartiendra!

— Vraiment, beau sire, d'un tel morceau de roi tu te trouves donc digne! un mot de plus et tu le paieras cher! »

Puis un bruit de lutte et Berthe voit choir les deux truands; leur sang coule sur l'herbe mouillée. Dans leur ardente lutte, ils avaient chacun planté leur poignard dans la poitrine de l'autre.

Cependant Berthe craint de les voir derechef surgir; elle retrousse son bliaud et son manteau; dans la peur elle puise des forces nouvelles; elle glisse rapidement le long d'un étroit sentier et elle se précipite derrière un buisson d'épines. Jusqu'à la nuit noire elle n'ose bouger, ni sonner mot. Enfin, elle se prend à larmoyer : « Ah! nuit, comme tu vas être longue! Que vas-tu m'apporter? Et demain je ne saurai où aller. Il y a bien là de quoi me tourmenter à la folie. De froid ou de faim je mourrai sans guères tarder; ou avant l'aube les bêtes m'auront dévorée! Mère de Dieu, je t'en supplie, veuille prier ton très cher et doux fils qu'il me vienne conseiller; vraiment j'en ai fort grand besoin. » Puis elle

se met à genoux; derechef elle baise la terre; « Saint Julien, dit-elle, toi qui aux voyageurs égarés portes secours, veille sur moi! » Elle récite alors sa patenôtre d'une voix qui faiblit.

Au bord d'un tertre, près d'une rivière, elle pose son chef sur un débris de roche; d'un peu de fougère elle couvre sa tête et son corps par devant et par derrière; car elle redoute fort la bise dure et coupante; sur le côté droit elle se couche; au nom de Dieu et de la Vierge Marie elle se signe; les larmes tombent des yeux qu'elle a dans le front et maintenant la reine Berthe dort.

O Seigneur Dieu, veille sur elle et que de male mort périssent la hideuse Margiste et le félon Tibert!

*
* *

Berthe a dormi sur la dure; elle se réveille, transie de froid. A droite et à gauche elle regarde; elle croit qu'il fait grand jour, mais l'aube n'est pas encore levée et la lune brille claire dans un ciel pur : « Ah! Seigneur Dieu, dit-elle, où trouverai-je de quoi manger? J'ai si grand'faim que je n'ai plus la force de penser! Ah! ma douce mère, que j'aimais tant, et toi, mon père, qui, il y a un mois à

peine, quand je quittai ma bonne ville de Strigon, me donnas si suave baiser de paix, de bonheur et d'amour, jamais vous ne me reverrez et jamais je ne vous embrasserai plus. »

Elle s'agenouille, et dans ses mains elle cache son front serré par le froid, la faim et la lassitude. « Ah ! Seigneur Dieu, dit-elle, pour porter le salut à ton peuple, tu t'es laissé clouer sur la croix ; pour ta passion chacun doit te donner son amour, car au Paradis tu élèves ceux qui dans leurs souffrances ne pensent qu'à t'adorer. Puisque telle est ta volonté, Seigneur, toutes les douleurs je suis prête à les subir. Du péril où je suis sauve-moi, Seigneur, et pour ton amour, ici je fais ce vœu : tant que vivante je serai, jamais à nul je ne dirai que je suis fille de roi et que de Pépin je suis l'épousée ; jamais même de ma noble condition et de mon illustre mariage je ne sonnerai un mot. En un seul et unique cas je ferai exception : je ne dirai qui je suis que si l'on veut porter honte et vergogne à mon corps. Ma virginité, je veux la garder ; car fille qui l'a perdue ne la peut jamais recouvrer. Et, s'il le faut, d'huis en huis j'irai demander l'aumône. Que Dieu et sa Sainte Mère me donnent d'observer mon vœu et de mériter leur amour ! »

VI

RENCONTRE DE L'ERMITE.

Bien que l'on soit en août, il fait encore glacial tant il est tombé de pluie et de grêle. Non loin d'elle, Berthe aperçoit une source. Elle, qui depuis tant d'heures n'a pris le moindre aliment, ni la moindre boisson, se penche sur l'onde et la boit à grands traits. Mais de froid elle se met à trembler et, pour se réchauffer, elle marche à grands pas le long d'une étroite sente. « Ah! s'écrie-t-elle soudain, voici une hutte devant moi. Dieu, sois grandement remercié; sur la bonne voie tu m'as mise et tu m'as bien voulu sauver. » A la hutte couverte de chaume et qui paraît fort vieille pend un maillet. Berthe le saisit et frappe à coups forts et rapides. Un vieillard à longue barbe blanche vient aussitôt : « Au nom de notre Seigneur Dieu, franc homme, je te salue. De bonté ton visage resplendit; par charité laisse-moi entrer et

prendre un peu de repos et de nourriture; nul besoin de te dire combien je suis faible et épuisée : à mes vêtements et à mon visage tu t'en es déjà aperçu.

— O Seigneur Dieu! dit l'homme, depuis les nombreuses années qu'en ermite je vis dans cette forêt de Mans, jamais n'ai-je vu femme si belle : mon cœur est tout ému et de ton clair visage je ne puis détourner mes yeux émerveillés. C'est assurément le diable qui m'envoie tentation; mais sur moi il n'aura nulle prise, si contre sa ruse, Dieu, que j'ai reconnu comme Seigneur, daigne me fortifier. » Puis, s'étant signé : « De grâce, dis-moi, belle dame, crois-tu en Dieu?

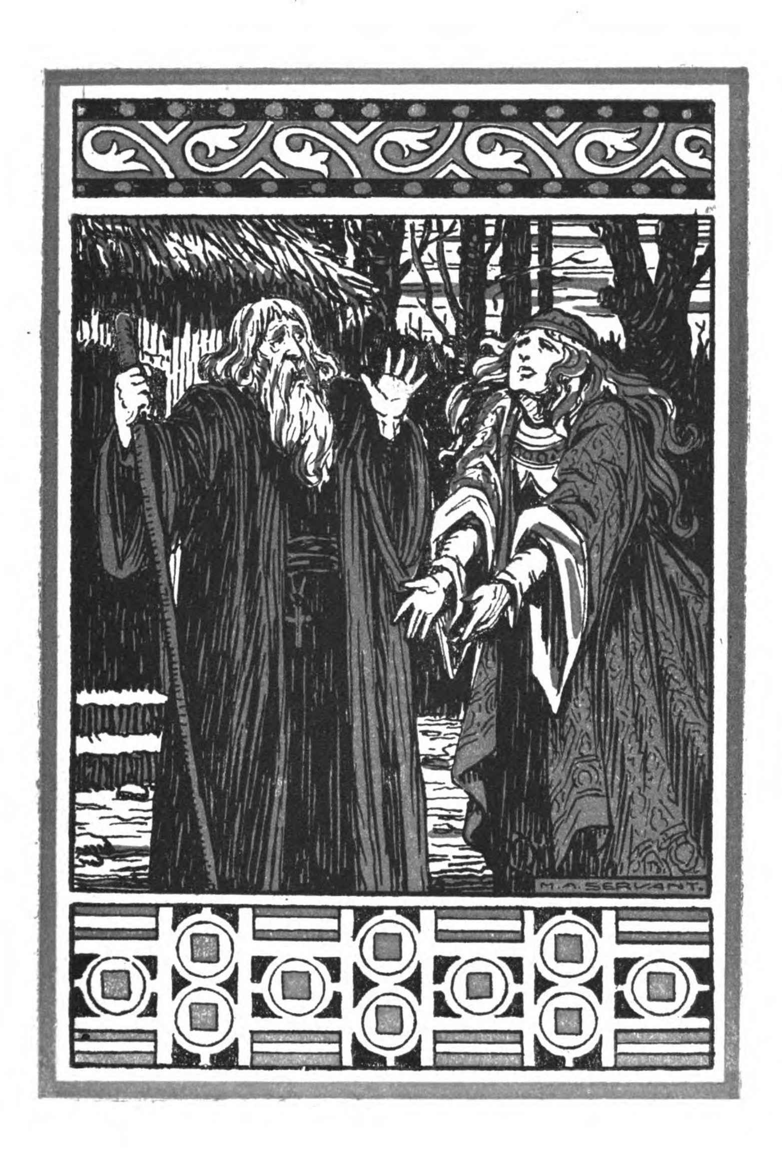
— Sire, tout mon cœur lui appartient...

— Où es-tu née? Et comment en ce bois épais as-tu perdu ton chemin?

— Sire, je suis une femme pauvre et délaissée. Laisse-moi entrer et je te conterai qui je suis et d'où je viens; rien ne te sera celé.

— Belle dame, de refuser ta demande j'ai grand deuil; mais chez lui l'ermite ne permet à nulle femme d'entrer, que ce soit l'été ou l'hiver; depuis des années j'ai fait ce vœu et rien ne saurait me pousser à l'enfreindre.

— Sire ermite, pour une malheureuse Dieu ne saurait-il t'inspirer un peu de pitié?


M. A. SERVANT.

— Tiens! prends ce pain; il n'est pas bluté; il est noir et plein de paille.

— Grandement sois-tu remercié; mais de tel épuisement suis-je prise que je n'ai pas la force d'y goûter; je sens que je n'en pourrais avaler une miette. Tu pleures, saint homme?

— Certes, belle dame, tu me sembles femme loyale et bonne; mais le maufé est bien puissant et si subtiles sont ses voies! Si, comme je le crois, à Dieu tu t'es consacrée, tu ne voudras pas me faire enfreindre mon vœu.

— Vis-tu seul en ce bois? Aux alentours, n'est-il personne qui ne soit ermite et me puisse héberger?

— Belle dame, en ton cœur ne laisse pas pénétrer le courroux. Ecoute-moi bien. Non loin d'ici, dans un manoir qui a nom Florimès habite Simon le Voyer, avec Constance, sa femme, et ses deux filles, Isabelle et Eglante. Ce sont tous gens connus au loin par leur amour pour Dieu et leur bonté pour le prochain. Va les trouver; ils t'offriront bon gîte et bons soins.

— Sire, en grand embarras je me trouve; de ton conseil je te sais fort gré, mais comment découvrir la maison de Simon le Voyer, si nul ne me montre la route qui y mène?

— Belle dame, tu vois ce sentier derrière

ma hutte; suis-le tout droit; pour rien au monde ne le quitte.

— Que Dieu qui a fait le ciel et la rosée te donne grande récompense, sire ermite! Si dans l'épaisse forêt il me fallait passer encore une nuit comme la dernière, d'angoisse et d'horreur, sur-le-champ je périrais. Et si j'avais cent vies, par la Sainte Vierge, je les perdrais toutes et pas une seule ne me resterait. »

L'ermite ferme l'huis de sa cabane et jusqu'à l'orée du sentier il accompagne Berthe que l'espoir quelque peu réconforte. Mais, à peine l'ermite l'a-t-elle quittée et a-t-elle fait quelques pas, elle voit à ses pieds s'étendre une grande vallée et elle aperçoit un ours qui, la gueule grande ouverte, se précipite à sa rencontre. « Dieu, dit Berthe, toi qui as créé le ciel, la terre et la mer salée, Dieu, roi du paradis, si tu ne m'aides, c'en est fait de moi. » De peur, sur l'herbe, elle choit en pâmoison. A peine peut-elle respirer. L'ours tourne autour du corps immobile et le flaire. Mais Notre Seigneur Dieu et la Sainte Vierge ne veulent pas permettre à la bête cruelle d'étrangler et de manger Berthe et ils repoussent l'ours dans les sentiers du bois, où au loin il disparaît.

Soudain Berthe sent qu'on fait mouvoir son

chef et qu'on lui frappe les paumes : elle voit un homme descendu de cheval et qui se penche sur elle. Une voix pleine de douceur lui arrive à l'oreille; en quelques instants elle a repris ses sens et elle est de nouveau debout.

« Belle dame, que Dieu te sauve! dit l'inconnu.

— Noble homme, aie pitié de moi, murmure Berthe, et puisse Dieu étendre sur toi sa bonté!

— Où vas-tu ainsi, belle dame, et qui es-tu?

— Sire, dans la forêt depuis hier je suis perdue. J'allais périr, quand tout à l'heure un saint homme d'ermite m'a engagée à demander aide et protection à Simon le Voyer. Chez lui, m'a-t-il assuré, je trouverai braves gens qui me donneront bon gîte et bons soins. Mais je ne sais comment gagner sa demeure.

— Belle dame, dit l'inconnu, ne pleure point; c'est Simon le Voyer qui est devant toi et en notre manoir de Florimès je vais te conduire. »

Vers Dieu Berthe tend les bras; elle veut prononcer quelques mots, mais dans sa gorge la joie arrête ses paroles.

VII

BERTHE CHEZ SIMON LE VOYER.

Quelques instants après Berthe arrête ses pas faibles et incertains devant une maison sise en une verte prairie et entourée de pins et d'oliviers. Simon siffle : sa femme Constance, au corps gracieux, apparaît. « Femme, dit Simon, vois la belle dame qu'en la forêt j'ai trouvée : comment a-t-elle pu échapper aux bêtes féroces? Je m'en émerveille. Elle est gelée et depuis de longues heures elle n'a eu la moindre pitance. Réchauffe-la et donne lui de quoi apaiser sa faim.

— Seigneur, ainsi ferai-je : tu peux en être assuré. »

Avec grande courtoisie dame Constance saisit la dextre glacée de dame Berthe. Dans sa chambre, elle conduit la pauvre femme toute grelottante : près du feu elle la fait

étendre. Simon, au cœur noble et vaillant, active la flamme. Autour de Berthe on étend des tapis et du son bien blanc ; Constance lui boute sur la poitrine des serviettes chaudes, et Isabelle et Eglante très humblement la frottent de toutes leurs forces.

« Sa chair, dit Isabelle, est plus blanche que la laine blanche.

— Et ses cheveux ! ajoute Eglante. Jamais Hélène n'en eut de plus beaux ni de plus blonds. »

Quand elle est un peu reposée, Isabelle lui apporte bonne chère de tendre poussin, Eglante trempe son vin d'une eau fraîche et pure, et Constance lui recouvre le corps de gris, de vair et d'hermine.

« Sire Simon, dit-elle ; tu me demandais d'où je venais et qui j'étais. En la ville d'Aussai je suis née. Je suis fille d'un vavasseur qui a nom Clément. A mon père une longue guerre a fait perdre sa terre et ses biens. Mes parents et moi nous avons fui ; par des pays étrangers nous avons cherché à gagner notre pain. J'avais une cruelle marâtre. Dieu la punisse suivant ses mérites ! De ses pieds et de ses mains bellement elle me frappait. Un jour je ne me sentis plus capable d'endurer tels mauvais traitements et je m'enfuis. Depuis hier matin j'errais dans la forêt ; de moi la faim, la soif,

la lassitude et les bêtes féroces auraient eu raison si je ne t'avais rencontré.

— Belle dame, réplique Constance, par Jésus notre Sauveur, tu as eu tort de céder à mauvaise impulsion et d'abandonner ton père pour échapper à ta marâtre ; aussi t'en est-il advenu malechance.

— Dame Constance, il est vrai : mal m'en est échu. Et pourtant de mon sort ni mon père, ni ma marâtre n'ont dû prendre le moindre souci ; ils ne donneraient pour moi la valeur d'un fétu.

— Belle dame, reprend Constance, tu ne nous as pas encore appris comment nous te devons nommer.

— Je m'appelle Berthe.

— Berthe ! Le joli nom ! C'est le nom que porte la fille du roi de Hongrie, celle que par amour notre roi Pépin a prise pour épouse ; sous le ciel il n'est meilleure créature et chacun dit qu'en beauté elle dépasse toutes les femmes. »

A ces mots, Berthe sent tout son être frémir. Elle commence à regretter d'avoir dévoilé son nom ; de n'avoir menti elle se repent.

« Constance, intervient Simon, dame Berthe est bien lasse : apprête-lui un bon lit et laisse-la se reposer et dormir un peu ; car dans les bois elle a passé une nuit dénuée de tout agrément.

— Qu'à vous tous Dieu donne récompense pour vos soins ! Qu'il bénisse le saint homme d'ermite qui m'a dirigée vers votre maison, si douce et si hospitalière. Sans lui et sans vous, de male mort j'eusse péri ! »

Ainsi s'exprime Berthe, puis elle ajoute entre ses dents de façon à n'être ouïe de personne : « Et que ce Dieu, qui de la Vierge naquit à Bethléem, ne manque pas à confondre Tibert, le maudit, le félon, et Margiste, la hideuse vieille ! Certes, ni mon père Floire, le roi au cœur si bon, ni ma mère Blanchefleur ne se sont doutés, en me donnant mari, qu'à telle aventure ils m'envoyaient. Si en Hongrie on apprenait mon sort infortuné, que de pleurs seraient versés ! » Et des yeux qu'elle a dans le front cette pensée fait couler des larmes.

« Berthe, dit Constance, en mauvaise marâtre il n'y a nul amour. Que, selon tes vœux, Dieu la punisse comme elle le mérite ! Oublie-la et oublie toutes tes souffrances. N'en parle plus ; en notre demeure tu seras entièrement libre : je t'y donne pour un mois une hospitalité complète. Tu commanderas et rien ne te sera refusé.

— Dame Constance, pour ton offre, jamais ne saurai-je te montrer suffisante gratitude. Au nom de Dieu le père, de Dieu le Fils et

du Saint-Esprit, que soient bénies ton âme, celle des tiens et celle du saint ermite ! »

Dans un lit richement encortiné, Berthe au grand pied revit les événements des dernières semaines ; elle se promet de bien tenir son vœu ; plutôt que de l'enfreindre elle se laisserait arracher le cœur qu'elle a dans la poitrine ; elle sent que pour toujours de Simon, de Constance et de leurs filles elle a gagné l'affection et l'amour.

Et, la chair calme, elle s'endort.

*
* *

A mêler l'or aux broderies de soie les filles de Simon étaient des plus expertes. Près de leur métier, Berthe s'assied souvent à côté d'elles. Un jour que dame Constance regardait avec elle ses filles travailler, Berthe dit aux deux jouvencelles :

« Je vous montrerai à faire un ouvrage que m'a appris ma mère qui était ouvrière à Aussai.

— Fort gré t'en saurai-je, répond Isabelle. Et quand Berthe en a terminé le tracé et jeté quelques points : « Isabelle, dit Eglante, nous ne pouvons le celer, il n'est femme qui comme Berthe sache broder ; et au prix du sien notre

travail ne vaut pas le montant d'un glaïeul.

— Douce mère, ajoute Eglante à voix basse, par la foi que je dois à Dieu et à saint Nicolas, regarde : de Tours à Cambrai nulle ouvrière ne saurait rien exécuter de pareil. Sache donc que, si jamais Berthe nous quitte, ni Isabelle, ni moi, nous n'aurons plus de joie. Si elle s'en va, avec elle je partirai et Isabelle m'accompagnera.

— Tais-toi, ma belle Eglante, avec moi, je la retiendrai. Si elle se montre sage et honnête, jamais de quoi que ce soit elle ne manquera ; et, si elle le mérite, je la marierai. En attendant, Berthe et toi vivrez de compagnie et la nuit ne vous séparera pas : car dans ma chambre ensemble vous dormirez.

— Bonne mère, repart Eglante, le visage éclairé d'un radieux sourire, à Dieu j'adresserai mille mercis quand avec moi j'aurai Berthe comme compagne; jamais n'ai-je vu ni connu créature aussi douce; elle est plus gracieuse que ne l'est rose de mai. »

De ces paroles chuchotées entre Constance et les deux jouvencelles, Berthe, toute à son œuvre, n'en a entendu aucune. « Berthe, dit Constance, jamais ne nous déciderons-nous à perdre une ouvrière aussi habile que toi. A notre maisnie tu appartiendras entièrement aussi longs jours que tu en auras le désir.

Que je sois honnie, si pour ton travail je ne te donne bons deniers sonnants !

— Que Dieu te récompense, douce et bonne dame. Très bien te servirai-je, quelle que soit la peine dont je souffre. Avec toi je resterai, puisque tel est ton plaisir. Que bénie soit l'heure où je t'ai vue ! »

*
* *

Par sa bonté, sa douceur et sa grâce, en quelques mois Berthe a gagné la confiance, l'affection et l'amour de ses hôtes. Simon et dame Constance l'adoptent comme nièce et lui confient les clefs de toutes choses. Dans le calme de sa nouvelle vie elle reste fort pieuse. Il n'est de vendredi où, en l'honneur de Jésus qui pardonna à Longin et de la douce Vierge qui mit Notre Seigneur au monde, elle ne revête la haire ; et chaque samedi elle ne vit que de pain et d'eau. Dans ses prières elle n'oublie jamais le roi Pépin ; elle supplie Dieu de sauver et de bénir son âme. A son père, le roi Floire, et à sa mère Blanchefleur, la reine de Hongrie, souvent retournent ses pensées : « Ah ! douce mère, comme dolent serait ton cœur si jamais de la trahison de Margiste tu apprenais nouvelles. A un riche

mari tu m'avais donnée. Mais c'est Dieu que j'ai maintenant comme époux ; Dieu, le roi souverain, auquel je me confie pleinement et entièrement ; Dieu qui n'a jamais menti et ne sait mentir. Qu'il te garde ainsi que mon père ! C'est du fond de mon cœur que je l'en prie et supplie. »

VIII

UN MESSAGE DU ROI FLOIRE ET DE LA REINE BLANCHEFLEUR.

DEPUIS neuf ans, Berthe au grand pied a quitté le palais de Strigon et un lundi du mois d'août un messager se présente à Pépin : c'était un baron en qui l'on pouvait avoir pleine confiance et non un de ces messagers qui boivent au point d'en perdre la raison et la mémoire et de ne débiter que paroles dénuées de toute exactitude.

« Sire roi, dit-il en s'adressant à Pépin, salut à toi ! Voici ce que te mandent le roi Floire et la reine Blanchefleur. Sur nous et notre cour pitoyable malheur vient de choir : Berthe est maintenant notre seule héritière. De mort subite ont péri nos derniers enfants, la duchesse de Saxe et Godefroi, seigneur d'Argoise. Des deux fils qu'avec notre fille Berthe tu as gagnés l'aîné, Rainfroi, te succédera. Mais, de nos terres et de nos biens et de

notre royaume de Hongrie, il nous plairait, si tu y donnes ton agrément, de nommer héritier ton plus jeune enfant, le petit Heudri. A notre Seigneur Dieu, à Jésus son fils et à Sainte Marie nous te recommandons, toi et les tiens.

— Sire messager, dit Pépin, de tel deuil j'ai grand pitié. Je vais me laver et m'asseoir au dîner; cependant à la reine qui est dans sa chambre avec Margiste va toi-même apprendre ces piteuses nouvelles. »

En entendant le messager, la fausse reine simule la douleur et verse d'abondantes larmes; Margiste feint des soupirs éplorés. « Messager, dit enfin la femme de Pépin, viens dîner. Demain pour Strigon tu repartiras et à ma douce mère et à mon père, le roi si bon, que tellement mon cœur chérit, tu confieras la décision de mon seigneur, le roi Pépin. »

Et le lendemain, après avoir entendu la messe, de la reine et de Margiste, toujours dolentes et en larmes, et du roi Pépin le messager prend congé. A Strigon il retourne en hâte; mais de liesse son chef n'est guère empreint, car avec horreur il se représente la déception du roi et de la reine de Hongrie, quand du roi Pépin ils apprendront la réponse; et les termes mêmes dont s'est servi

le roi des Francs, il les répète sans cesse de crainte d'en fausser le moindre détail.

« De ma part, salue le roi Floire et la reine Blanchefleur, ma dame, la reine pleine de raison et de valeur ; à tous deux mande combien la reine Berthe et moi nous souffrons du deuil que leur cause la mort de leurs derniers héritiers ; mais aux mortels toutes choses arrivent selon le plaisir et la volonté de notre Seigneur, le Dieu de majesté ! Dis-leur de choisir un hoir en autre lignée que celle du roi et de la reine des Francs, car notre fils, le jeune Heudri, pour rien au monde Berthe, ma femme et leur fille, ne voudrait en être sevrée, fût-ce la durée d'un seul jour ! »

IX

DÉPART DE LA REINE BLANCHEFLEUR.

La reine Blanchefleur dort au côté de son mari le roi Floire. Soudain, elle pousse un cri de terreur qui réveille le roi.

« Qu'advient-il, douce dame?

— Une ourse sauvage me mange le bras droit, le flanc et la cuisse et de ses serres un aigle me laboure le visage.

— C'est un songe, douce dame. Depuis le jour où de Pépin nous est parvenue la singulière réponse tes sens sont troublés. Nulle merveille que dans la nuit d'affreux rêves te poursuivent.

— Sire, au nom de Dieu qui jamais ne mentit et au nom de notre amour, je te fais part d'une décision que depuis longtemps j'ai voulu prendre et qui seule empêchera mon cœur de se briser dans ma poitrine. Dès demain je pars pour la France : je veux au plus

tôt revoir ma fille chérie qui depuis neuf ans nous a quittés.

— Par le corps de saint Rémi, dame Reine, c'est entreprendre un long et dur voyage. Comment pourrai-je tant de jours rester séparé de toi ? D'ailleurs, pourquoi toutes ces craintes ? Des espions que j'ai envoyés à la cour du roi Pépin ne nous ont-ils pas donné sur Berthe les renseignements les plus réconfortants et les plus dignes de foi ?

— Sire Floire, malgré ce que tu dis, un je ne sais quel doute me gêne, me tourmente et me rend le cœur triste et noir. Aussi bien de notre amour Berthe pourrait douter si bientôt je ne lui portais moi-même nos embrassements.

— Ainsi que de coutume, tes paroles sont pleines de sens et de raison. Que ton désir en tous points soit obéi ! Comme les Francs aiment le faste et la dépense, ne pars point avec une petite et mesquine escorte : en cette lointaine contrée de France cent des plus vaillants chevaliers de Hongrie t'accompagneront. »

*
* *

Depuis plusieurs jours Blanchefleur, la reine de Hongrie, poursuit sa route. Elle a traversé maintes terres, maintes forêts aux

arbres feuillus, maintes rivières où nagent de grandes barques. En douce France elle entre maintenant. Sur son chemin elle croise force gens. Aux uns et aux autres elle adresse gentes et aimables paroles. Mais elle n'aperçoit que visages fermés, que poings qui la menacent. Des groupes de vilains vêtus de haillons, des bourgeois dont les surcots de grossière bure sont en lambeaux, des prêtres même murmurent des paroles dont quelques-unes lui blessent le cœur.

« Chevaliers, dit-elle, ces gens ne semblent guère nous porter amour. Entendez-vous ce qu'ils disent de nous ?

— Dame reine, ils disent telles paroles que nous n'oserions les rapporter.

— Chevaliers, je veux interroger ces gens. A tels que vous rencontrerez faites signe de me venir parler.

— Dame, qu'il en soit ainsi ! Voici gens qui près de nous s'avancent ; nous les allons quérir.

— Qui es-tu ? dit la reine Blanchefleur à l'un de ceux qui maintenant près d'elle se tiennent immobiles.

— Un pauvre bourgeois. Que t'importe ? De la reine Berthe tu es la mère. De tous ta fille s'est fait craindre et haïr. En notre pays elle a établi maintes mauvaises coutumes ;

sous la taille et les corvées de faim et de fatigue crèvent les pauvres gens. Pour avoir dans ton sein porté tel monstre, sois maudite, et dans l'enfer puisses-tu avec ta fille brûler éternellement !...

— Et toi, dont l'habit me montre que tu es un marchand, de ma fille, la reine, la femme de Pépin, te plaindras-tu aussi ?

— Maudite soit-elle ! Sur toutes choses du royaume de France elle met tailles et charges : poivre, cumin, épices, cire, blés et vins, à cette harpie rien n'échappe. Par sa cupidité et son avarice, à nos dépens elle a amassé tant de deniers, de biens et de richesses que nul ne les saurait estimer. A la ruine elle a réduit maintes gens riches. Pendant que de colère et de désespoir ceux-ci versent des larmes, ta fille exulte de joie à compter ses trésors et à plonger ses mains dans les coffres remplis de notre or rouge et de notre argent blanc. Ceux qui se sont osé plaindre ont été saisis par Tibert qui les a plongés en de noirs cachots où il les a laissés mourir.

— Dieu ! s'écrie la reine, Berthe, la fille du meilleur homme qu'on puisse trouver d'ici jusqu'en Syrie et d'une mère pleine de sens, de bonté et de modération, en est-elle venue à dérober le bien de ses sujets ? Mais me diras-tu quelque parole de réconfort, toi qui es prêtre ?

— Dame reine, ta fille à toujours est damnée! Jamais à l'église, ni au moutier ne va-t-elle prier Dieu. Si dans les prieurés et dans les abbayes elle pénètre, ce n'est que pour y ravir les trésors qui nous viennent de Dieu.

— Seigneur, dit la reine Blanchefleur, d'où vient telle diablerie? A prier Dieu le père, son doux fils Jésus et la Bienheureuse Marie et tous les Saints, Berthe, ma fille, passait jadis et ses jours et ses nuits. Ah! comment en impie s'est-elle pu muer?

Seigneurs, écoutez-moi : de vos paroles je suis en tel trouble et malaise que je ne sais que faire; mais si vous dites vrai, avant de retourner en Hongrie, à votre reine je ferai rendre tout ce qu'elle vous a dérobé; et en son bien chacun de vous rentrera. »

Sur ce, Blanchefleur se dispose à partir, mais un vilain saisit son cheval par le frein : « Dame, s'écrie-t-il, au nom de Dieu, je te prie merci. De ta fille moi aussi j'ai à me plaindre : pour gagner mon pain, celui de ma femme Margot et de mes quatre petits, dont l'aîné n'est pas vieux de dix ans, j'avais juste un cheval sur lequel je portais à Paris de la paille, du bois et du grain.

Je l'avais l'an dernier payé soixante sous; pour le nourrir, j'ai usé toute mon avoine et

tout mon foin. Or ta fille, la reine des Francs, m'a fait enlever ma bête.

Par le Dieu qui de la côte d'Adam a tiré Ève, notre mère à tous, tant la maudirai-je, ta Berthe, soir et matin que le Tout-Puissant m'en rendra juste vengeance.

— Ami, dit Blanchefleur, pour ton cheval et tes vaines dépenses, prends ces pièces d'or que te donne la mère de Berthe au grand pied.

— Noble dame, que le ciel te récompense! De liesse et de bonheur mon cœur déborde maintenant. Par saint Germain, plus jamais sur notre reine Berthe n'attirerai-je la colère divine. »

X

CONSEILS DE MARGISTE A SA FILLE ALISTE.

Dans la chambre où se dresse le lit royal Aliste appelle : « Douce mère, viens vite, et toi aussi, cousin Tibert.

— Qu'y a-t-il mon enfant ? Ton visage est tout bouleversé.

— Douce mère, mon Seigneur le roi Pépin vient de me quitter pour veiller aux apprêts d'une grande fête : demain, je dois avec lui rencontrer la femme qu'au monde nous redoutons le plus !

— Que dis-tu, cousine ? La reine de Hongrie ?

— Elle-même, Tibert.

— Qu'allons-nous devenir ? Ah ! nous sommes perdus, ma mère, ma douce mère ! »

Sur les riches nattes tous trois sont assis. Soucieux, le front lourd, le cœur serré, les mains tremblantes, à voix basse ils discutent.

« Par saint Denis! dit Tibert, voilà de quoi nous confondre.

— Dans ton fertile esprit, douce mère, trouveras-tu moyen de nous sauver?

— Aliste, tu es une enfantelette et en toi, Tibert, je ne trouve que petit garçon. Ecoutez l'avis que je vous donne et qui est bon, vous le reconnaîtrez : ma fille, dans ton drap roule-toi et, quand sur toi j'aurai tiré la couverture, j'aviserai le roi Pépin, dès son retour, qu'une dure maladie t'a subitement frappée et que de ton lit tu ne te peux mouvoir. De la sorte gagnerons-nous quelque temps.

— Dame Margiste, dit Tibert, sois bénie! Au besoin tu es toujours de grand secours et sans toi nous ne vaudrions pas deux parisis. »

Sur son lit Aliste est étendue; elle feint la maladie. La vieille Margiste, malgré son air assuré, tremble de tout son corps. Entre ses vieilles dents noires elles mâchonne : « Dieu, roi de franchise, sur notre voie quel diable a remis la reine de Hongrie? Maudite soit dame Blanchefleur et maudit ce voyage qui de tristesse et de deuil emplit le cœur d'Aliste, ma fille que tant je chéris! »

Près de sa fille elle s'assied : « Ne tremble pas ainsi, Aliste, ma fille. Ecoute ce que je vais te dire : de poison jadis une sorcière m'apprit à me servir. En l'art de tuer ainsi les gens

nulle d'ici jusqu'en Frise n'est plus experte que moi. Que dame Blanchefleur goûte poire ou cerise que j'aurai soigneusement préparée et jamais la reine de Hongrie n'éprouvera le besoin de manger autre fruit. Dans peu d'instants de tout ce qu'il me faut je saurai me pourvoir.

— Douce mère, réplique vivement Aliste, voilà dessein que je ne prise du tout. De mon lit à l'instant je vais sortir ; pendant qu'avec ses seigneurs le roi prépare son voyage, de ce palais tous trois nous nous enfuirons ; au roi Pépin nous laisserons le jeune Rainfroi et le jeune Heudri. Ce sont petits garçonnets innocents que de male mort mon seigneur, leur père, ne saurait jamais faire périr. En quelques heures sur des mulets nous trousserons force or et argent. A la minuit en chemin nous nous mettrons. En Pouille, en Calabre, en Sicile s'il le faut, nous irons nous établir ; là, en prêtant à usure, nous gagnerons encore d'autres richesses. Ne restons pas ici, douce mère, mes pieds me trahiraient ; car de Berthe le pied droit est aussi long que mes deux pieds nus au bout l'un de l'autre et, une fois notre œuvre reconnue, on nous ardrait tous trois à grand feu.

— Par Dieu ! mon Aliste, reste coite et tranquille. La fièvre et la terreur égarent tes

sens. Suis mes conseils et laisse-moi agir : Dans ton lit enfouis-toi le menton, le nez et les yeux de façon que nul ne puisse voir autre chose que ta chevelure d'or, et de cette mésaventure nous aurons l'heur de sortir. Avec la reine Blanchefleur j'empoisonnerai le roi Pépin. Cependant, que dans ta chambre les huis, les fenêtres soient fermés au point que tout soit noir comme en un four et que nul ne puisse rien distinguer de ce qui s'y passe : nous laisserons pénétrer juste assez d'air pour te donner loisir de respirer.

— Douce mère, telle est ta volonté, il me faut obéir. Et toi, Seigneur Dieu, dont je bénis le nom, prête-nous ton aide et ton secours, et à bon succès mène l'œuvre juste et pie entreprise par ta servante Margiste.

— Mon Aliste chérie, au roi Pépin je vais sur l'heure mander de tes nouvelles. Quoi qu'il advienne, ne quitte pas ton lit richement encortiné. Tibert veille et près de toi ne laissera entrer personne. »

XI

RENCONTRE DU ROI PÉPIN ET DE LA REINE BLANCHEFLEUR SUR LA COLLINE DE MONTMARTRE.

Avec ses deux garçonnets montés sur leurs palefrois, le roi Pépin, suivi des archevêques, des évêques, des ducs, des comtes et des princes, se dirige vers Montmartre. Sur sa route tous crient : « Au roi gloire et los ! » Mais tout bas les nobles, les bourgeois et les vilains murmurent : « Il faut que notre dame reine soit fort malade, pour que dans l'escorte de notre sire elle n'ait point pris place sur son palefroi bai. Que Dieu damne celui qui pour la première fois en notre doux pays de France l'a amenée ! Maudite soit celle qui dans ses flancs l'a portée ! Maudit soit celui qui l'a engendrée ! Jamais au monde pire femme n'a bu de vin ni mangé de viande ! Maudit aussi soit le physicien qui essaiera de

la sauver ! Le mieux serait qu'au plus tôt elle pérît de male mort ! »

Le roi et sa suite sont maintenant sur le sommet de Montmartre.

« Dame reine, dit Pépin, au doux pays de France sois la bienvenue !

— Roi des Francs, à toi salut, paix et bonheur ! » répond dame Blanchefleur en recevant le roi dans ses bras. « Mais où donc est Berthe, ma fille, que tant je chéris ?

— Dame, je viens d'apprendre qu'à la nouvelle de ton arrivée, de joie, de liesse et de bonheur son cœur s'est tellement empli et ému qu'elle n'a pu se lever. Dans son lit richement encortiné elle gît maintenant ; mais, dès qu'elle t'aura sentie près d'elle, elle reprendra ses forces.

— Dieu ! dit dame Blanchefleur, pourquoi faut-il que dans ce pays tout respire deuil et tristesse ?

— Dame reine, dit le roi Pépin en prenant la main nue de Blanchefleur, ne sois à ce point éperdue. Dès que dans tes bras tu auras pris ta fille, à pleine santé elle reviendra. Voici d'ailleurs les fils de Berthe : de te voir ils ont hâte et, je n'en doute point, à les connaître tu auras grand plaisir. »

Le jeune Rainfroi et le jeune Heudri sont descendus sous un arbre aux larges rameaux.

Blanchefleur à leur vue tressaille de tout son être, mais en son cœur elle n'éprouve nulle joie; au très courtois salut que lui donnent Rainfroi et Heudri elle ne répond guère que par un maigre signe et d'une froide sueur tout son corps se mouille. Elle voudrait baiser ces garçonnets et les accoler; mais vers eux aucune force, aucun amour ne l'attire : il lui semble qu'en elle une puissance plus qu'humaine réfrène tout transport de joie, toute démonstration de tendresse, et dans sa gorge s'enfoncent les mots qu'elle voudrait prononcer.

Autour d'elle, à la dérobée, on se pousse du coude et tout bas on se dit : « Nulle merveille qu'en Berthe soit cœur si dur et si fermé, quand en dame Blanchefleur il n'est plus vive affection, ni plus grande bonté. » Mais en Pépin grandit l'idée que ce froid accueil est uniquement dû à la douleur qu'éprouve Blanchefleur à l'endroit de sa fille. Par des propos divers il tâche à distraire le cours de ses pensées. Du haut de la colline Montmartre il désigne à la reine les points qui de place en place piquent de blanc la verte campagne : Montlhéry à la tour crénelée, Poissy, Montmorency, Conflans, Dammartin, Goële et bien d'autres encore.

« Dieu! dit la reine Blanchefleur, toi qui

as fait le ciel et la rosée, comme tu as richement marié ma fille et comme en noble et belle contrée tu lui as fixé séjour ! Mais de quoi sert cela si en tel jeune âge elle doit quitter le monde ? Mieux eût-il valu la garder près de moi en Hongrie. »

Jusqu'à Paris Blanchefleur chemine, le cœur morne et l'esprit en proie à de noires pensées. Aux paroles que d'un cœur fin et vrai lui adresse le roi Pépin, elle ne prête qu'une oreille distraite. Aux dames, parées de leurs plus beaux atours, qui des fenêtres la saluent à son entrée dans la cité, à peine répond-elle ; les riches draperies d'or, d'argent et de pourpre qui recouvrent les maisons de la Grand' Rue ne retiennent aucun de ses regards ; elle sent peser sur elle les malédictions de Dieu et des Francs et elle n'a qu'un désir : pénétrer au plus vite dans le palais du roi Pépin. La crainte la point, si trop elle tarde, de ne plus avoir le loisir d'embrasser sa Berthe vivante.

XII

BLANCHEFLEUR ET MARGISTE.

Une fois dans le palais, Blanchefleur voit Margiste approcher à pas lourds et tremblants. La serve, qui de ses ongles s'était égratigné la figure et les mains, d'un air fou et hagard s'est empreint le visage. En sanglotant elle se laisse choir aux pieds de la reine de Hongrie : « Ma bonne Margiste, dit Blanchefleur en l'embrassant, comme j'ai deuil de te trouver en tel état de peine et de tristesse ! Que t'est-il advenu ? Et ma fille Berthe au grand pied où est-elle ?

— Dame reine, c'est la douleur de voir ta fille en si mauvais point qui me creuse les joues et me jaunit le front. Dès l'heure où ta venue lui a été annoncée, dame Berthe, que toujours je chéris, est tombée en pâmoison ; assurément la joie de te revoir, après t'avoir désirée pendant des mois si longs et si nombreux, a brisé le cœur qu'elle a dans la poi-

trine. Près d'elle je te mènerai dans sa chambre au lit richement encortiné, lorsque tu auras quitté la table où le roi Pépin t'attend pour prendre le repas. »

Le cœur dolent, la reine Blanchefleur se rend au festin. Aux mets les plus délicats, aux vins les plus choisis elle ne goûte presque pas. Par des paroles débonnaires le roi tâche de la réconforter.

« Dame reine, dit-il, je sens que le penser de revoir dame Berthe t'obsède. Maintenant que les nappes sont retirées, tu peux aller auprès d'elle : mande-lui qu'aussitôt mon conseil terminé, aux approches de la vêprée, je la viendrai rejoindre. »

Vers la chambre royale dame Blanchefleur se hâte. Mais Margiste veille et, quand elle voit la reine : « Dame Blanchefleur, dit-elle, par saint Clément, dans le sommeil Berthe vient d'entrer. Ne la réveille point ; à ce soir il te faut attendre pour lui donner ton doux baiser de mère.

— Puisqu'il est nécessaire, répond la reine Blanchefleur, ici je demeurerai, près de cette plante aux larges feuilles, et ce préau qui conduit à la chambre de ma fille je ne le quitterai que pour retrouver la reine et déposer sur ses lèvres les doux baisers que je lui garde depuis un si long temps.

— Dame reine, de ta patience puisse Dieu te récompenser et rendre force et vigueur à ta fille !

— Avant de me quitter, ma bonne Margiste, tire-moi d'un doute qu'en mon esprit je ne cesse de rouler. Assurément, tu le sais : sur ma fille, jeunes et vieux, nobles, bourgeois, vilains, ne cessent de lancer leurs malédictions. Peux-tu me dire comme il se fait que de ma douce Berthe tout le royaume se plaigne ? Qui a ainsi changé une claire source en un bourbier fangeux ?

— Dame reine, par Dieu qui des lions a sauvé Daniel, à de tels mensonges n'ajoute aucune foi. Que maudite soit la peau de ceux qui t'ont narré telles histoires ! Jamais anneau ne fut porté au doigt de dame meilleure, plus douce et plus pieuse.

— Puisses-tu dire vrai, ma bonne Margiste ! Mais d'une chose encore je m'émerveille : ta fille au beau visage, je ne l'ai encore vue. Où donc est-elle ?

— Dame, je te vais tout révéler ; mais garde le secret. Un jour qu'à cheval elle cheminait, un mal soudain l'a saisie à la joue droite ; brusquement de sa selle elle a glissé morte sur l'herbe. Je l'ai beaucoup pleurée, elle était si belle, si avenante et si vive ! Mais peut-être vaut-il mieux qu'ainsi elle ait péri, car

il m'est avis que de la peste elle eût pu être atteinte. Dans une vieille chapelle à la dérobée je l'ai fait enfouir et à personne de tout cela n'ai-je sonné mot. »

Dans ses bras dame Blanchefleur prend la hideuse vieille et doucement elle la console.

XIII

BLANCHEFLEUR DANS LA CHAMBRE D'ALISTE.

Pour le souper les tables sont mises et déjà de son ombre la vêprée a couvert le palais. De Blanchefleur la patience est usée. En dépit de Tibert elle ouvre la porte de la chambre où repose sa fille Berthe. Un cierge allumé en main, une jeune pucelle s'approche ; mais d'un bâton ferré la vieille Margiste la frappe avec telle violence que le sang de la malheureuse coule sur les dalles : « Va t'en, garce maudite ! notre dame reine veut dormir et pour rien au monde elle ne doit voir la moindre lumière !

— Oh ! Seigneur Dieu ! dit la pucelle en sanglotant de douleur et en frémissant de crainte, quelle bête cruelle se cache en cette hideuse femme ! » et elle s'enfuit.

Cependant du lit royal à tâtons la reine Blanchefleur s'approche :



« Berthe, ma fille, m'entends-tu ? C'est Blanchefleur, ta mère, qui te parle.

— Ma mère, sois la bienvenue ! » répond la serve d'une si faible voix qu'à peine on pouvait l'ouïr. « Quelles nouvelles me mandes-tu de mon père, que Dieu veuille bénir ?

— Ma fille, seul le souci du pouvoir l'empêche de se joindre à moi.

— Que Jésus soit loué de le tenir en bon état de santé ! Et toi, dame, il me pèse, au point que j'en pense mourir, de ne pouvoir mieux te témoigner la joie dont ta venue m'emplit le cœur ! »

Dans son lit la serve tremble et ses dents claquent l'une contre l'autre comme autant de marteaux : ah ! en ce moment, de rire elle n'a guère envie ! Dans son lit elle se tourne et retourne et s'efforce de fuir le baiser que dame Blanchefleur brûle de poser sur ses lèvres. « Ma fille, dit Blanchefleur, il me déchire le cœur de ne point voir ton visage et ton corps.

— Mère, murmure la serve, les tourments que je souffre m'ont ridé le visage et jaunie tout entière. Aucune clarté de soleil, de lune ou de tortil de cire ne doit frapper mes yeux et de parler les physiciens ne veulent me donner le loisir. Aussi ne puis-je ni te voir ni t'adresser plus de paroles ; pourtant je veux


H. A. SERVANT

encore te dire combien après mon père mon cœur se tend. Mais je me sens prête à défaillir : mère, de grâce, laisse-moi me reposer. Que Jésus puisse te bénir !

— Où suis-je et qu'ai-je devant moi ? pense dame Blanchefleur. Si c'eût été ma fille, l'agonie même n'eût point arrêté son amour et c'est en un baiser sur ma bouche qu'elle aurait exhalé son dernier soupir. »

Ses mains, en glissant sur le drap, rencontrent deux petits pieds, l'un aussi menu que l'autre.

Elle se lève. Dans l'ombre noire elle cherche son chemin ; elle finit par trouver le loquet de la porte qu'elle ouvre toute grande et elle crie : « A moi, roi Pépin ! A moi, mes barons de Hongrie ! »

Sur le seuil de l'huis qu'il garde Tibert reste cloué de terreur.

« Dame reine, supplie la vieille Margiste, pour l'amour de Dieu ne risque pas d'occire ta fille ! Voilà trois jours qu'à la fièvre elle est en proie et... »

Mais elle ne continue point. Des lueurs de tortils de cire portés par des varlets se reflètent sur le marbre des dalles et des murs et éclairent la marche de vingt chevaliers et du roi Pépin. En quelques instants tous se trouvent dans la chambre royale où, à la clarté

des cierges, brillent les tentures d'or et d'argent.

D'une main vigoureuse la reine Blanchefleur saisit la couverture du lit richement encortiné; elle déroule le drap dont la serve est enveloppée. « Juste Dieu! clame-t-elle, regardez tous, roi et seigneurs! Regardez ce pied droit, ce n'est pas le pied droit de ma fille. »

Aliste est debout. Par ses tresses blondes Blanchefleur la saisit, et, les tirant fortement, à terre elle couche la serve qui tremble comme la feuille du peuplier.

« Franc roi, on nous a tous trahis! crie la reine de Hongrie. Cette garce c'est la serve Aliste, la fille de la serve Margiste. Où est ma fille, la belle à la chevelure d'or, la douce, la courtoise, la débonnaire Berthe que si tendrement j'ai nourrie? Qu'on la cherche! Qu'on la trouve! Qu'on me la rende! Ah! Seigneur Dieu, puissent ces félons ne point l'avoir occise! Si sur son sort à bref terme je ne suis rassurée, de douleur et de rage mon cœur et mon corps se briseront. »

Dans la chambre voûtée Blanchefleur tombe en pâmoison. Les seigneurs hongrois la relèvent et la soutiennent.

D'une cruelle douleur Pépin est envahi: « Ah! Berthe, s'écrie-t-il, douce amie au clair visage, si débonnaire, si fine et si vraie, quels

tourments t'ai-je infligés ! Quels déchirements n'as-tu pas ressentis quand je t'envoyai toi, si noble, chevaucher vers une mort ignominieuse ! Et moi, fou que j'étais, de n'avoir sur-le-champ découvert et détruit les félons ! »

Du cerveau de Pépin il semble par moments que la raison va s'échapper, mais soudain il se ressaisit : « Sergents, clame-t-il, dans la grande salle pavée conduisez Margiste, Tibert et la serve Aliste, que jusqu'ici du nom de reine Berthe nous avons tous honorée. A moi, roi des Francs, à mes hauts barons et à tout mon peuple ils vont sur l'heure rendre compte de leurs durs crimes. D'ailleurs ce soir il n'y aura nul souper. Pour la première fois de ma vie je ne ressens aucune faim et, quand au roi des Francs l'appétit fait défaut, c'est le moindre qu'à un jeûne rigoureux se soumette sa cour. »

Sur les traîtres maudits tous aussitôt se jettent ; de la vieille Margiste la robe est mise en lambeaux ; de Tibert les joues, les bras et les jambes saignent ; de la serve Aliste les longues tresses blondes sont tirées avec violence et sur toutes les parties de son corps nu s'abattent maints coups de poing et maints coups de pied. Enfin de l'ire et du courroux quatre sergents parviennent à sauver les trois misérables.

XIV

LA JUSTICE DU ROI PÉPIN.

Dans la chambre pavée plus de mille sept cents nobles hommes et plus de mille dames de haut parage pleurent de pitié. « Dieu ! disent les uns et les autres, pourquoi, dans ta bonté, as-tu permis que Berthe, la noble, à telles mésaventures ait été soumise et que par une serve dame de si haut rang ait été supplantée. Pourquoi, dans ta bonté, as-tu laissé sur les hauts barons, sur leurs vaillantes épouses et sur le doux peuple de France sévir la cruauté d'un félon, né d'ignoble parentage ? »

Les mains chargées de chaînes, les trois traîtres apparaissent. Des cris furieux vont frapper les hautes voûtes de la salle pavée d'où ils retombent en un sourd grondement : « Hideuse vieille, relève donc ton vilain museau ! — Dame Aliste, sous peu on te fera assavoir ce qu'il en coûte à une serve de prendre

au lit du roi la place d'une reine! — Tibert, félon, qu'as-tu fait de notre dame Berthe, au clair visage? »

Au roi, assis sur un siège à haut dossier, les barons disent : « Messire, à ces vilains, que Dieu honnisse! tu donneras tel châtiment que chacun mérite. Si d'eux tu as pitié, damné soit qui désormais te servira! »

Le roi se lève, le chef pâle et la voix tremblante : « Sergents, en un étau de fer boutez les deux poings de la hideuse vieille et de toutes vos forces serrez-les de plus en plus étroitement.

— Ah! roi Pépin, supplie Margiste, au nom de Dieu qui peut tout, de grâce arrête ce supplice et de tout je te ferai entière confession. »

A peine peut-on ouïr sa voix chevrotante, et, quand elle a avoué sa ruse et ses diableries : « Tu n'as pas encore tout dit, s'écrie Pépin, parle; sinon, des mâchoires tu vas encore subir l'étreinte! Qui dans les coupes d'or près de mon lit et du lit de la reine Blanchefleur a mis ces fruits...

— Ah! de qui donc, seigneur roi, as-tu ouï qu'ils étaient empoisonnés?

— De toi-même qui à l'instant le dis! Certes, jamais n'eussé-je cru qu'ainsi toi-même tu te fusses livrée. Arrière retourne, vieille sorcière

de la race d'Antéchrist ; et vous, sergents, liez-la de nouveau en attendant qu'au bûcher on la mène.

— Dieu et notre roi soient loués ! » s'écrient des centaines de voix.

Cependant Tibert est devant le roi Pépin. De calme il a empreint son visage. En froides paroles à son tour il narre la cruelle fin de Berthe : « Non, seigneur roi, je ne l'ai pas occise. Morant, ton sergent, te le pourra faire assavoir. Seuls les lions, les ours, les sangliers et les léopards de male mort l'ont fait périr. »

Dans la salle pavée que de larmes, que de soupirs, que de sanglots ! Combien de nobles dames tombent en pâmoison ! « Liez ce traître derechef ; qu'à balayer la Grande-Rue de Paris il apprête son dos ! »

A genoux devant le roi se jette Aliste la serve.

« Seigneur, aie pitié de celle qui pour toi pendant tant de jours et de nuits a été une compagne aimante et aimée. En tout cela seule ma maudite mère a été coupable. Que Dieu qui règne dans le ciel la confonde !

— Par saint Omer ! répond le roi, pour ta fausseté et ta fourberie tu mériterais d'être lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive !

— Sire, au nom des enfants que je t'ai portés, au nom de l'amour que pendant des

milliers de jours et de nuits je t'ai donné, accorde-moi merci, et que les dures pierres ne changent point en débris sanglants ce corps auquel tu as prodigué tant de suaves caresses !

— Sire, dit Aquilon de Bavière, contre la serve que si longtemps tu as tenue comme femme et qui t'a donné deux fils ne rend pas jugement trop sévère. De vivre accorde-lui grâce; mais que jamais de toi parole ne lui soit plus adressée; que jamais en ta compagnie, ni elle, ni ses enfants ne se trouvent. Tel est l'avis que je te donne. Tel est le désir de tes hauts barons.

— Qu'il soit donc ainsi octroyé !

— Sire, sois grandement remercié ! Et, puisque ce jour pour la dernière fois j'ai le loisir de te parler, laisse-moi te demander un dernier don : il t'en souvient, maintes fois, par les chansons que je t'ai lues et chantées, en ton esprit et en ton cœur j'ai ramené paix, confort et liesse. Accorde-moi donc de me retirer en l'abbaye de Montmartre et d'y vivre en état de nonne. Pour l'amour des enfants que de toi j'ai portés, beau doux seigneur, tu me dois traiter avec quelque faveur; de l'avoir que j'ai amassé laisse-moi quelque peu. Quand mes fils seront grands, je les ferai marier, et, s'il te plaît, seigneur, tu les adou-

beras : car ce sont bien tes enfants ; de cela tu ne peux douter.

— Dame Aliste, à ta dernière prière j'accorde mon agrément. Et maintenant que Dieu te garde ! »

Dans la salle pavée maintes dames et maints seigneurs marmottent entre eux : « A male chienne mauvais mâtins. Puisse notre seigneur roi de son généreux cœur n'avoir plus tard à se repentir ! » Mais à ces murmures succèdent les cris : « Loué soit le roi ! Louée soit la justice ! A mort les deux félons ! »

XV

DÉPART DE MARGISTE ET DE TIBERT POUR L'ENFER ET D'ALISTE POUR MONTMARTRE.

Sans tarder, les uns entassent des bûches de sapin et de chêne, et les autres des branches d'épines. Ceux-ci allument le feu ; ceux-là avec de gros soufflets l'attisent. Dans la salle pavée, Aliste, chargée de chaînes, voit à travers les vitraux de couleur passer les diverses lueurs de flammes infernales ; jusqu'à elle montent les cris rauques et déchirants d'une femme qu'on brûle, cris que ne parviennent à étouffer ni les gaberies ni les clameurs de la foule. « A tel sort, se dit-elle, ou à sort très semblable on aurait pu livrer mon corps qui fut corps de reine ! » D'angoisse son cœur se serre.

Quelques heures après, par la fenêtre du palais, elle voit les maisons de la Grand'Rue de Paris éclairée par les torches dont le vent active la flamme. Un bruit arrive confus jus-

qu'à ses oreilles. Peu à peu il se rapproche du palais et soudain de joyeuses paroles résonnent claires à quelques toises d'elle : « Le félon Tibert a vécu ! Quand sur le dur pavé les quatre chevaux le traînaient, il n'avait plus mine fière et hautaine ! Quand au gibet nous l'avons accroché, Seigneur Jésus, quelle langue il tirait ! »

Alors sur les tapis, tout de son long, Aliste choit, les dents contre le sol.

Dès l'aube suivante, la serve fait ses apprêts de retraite. Pendant huit jours, chars, charrettes, mulets chargés d'or, d'argent, de pierres précieuses, de robes, de gris, de vair, d'hermine et de mille autres objets que nul ne saurait énumérer et dont nul ne saurait estimer la valeur, traversent la rivière Seine par le Petit-Pont et se dirigent sur l'abbaye de Montmartre. En voyant passer ces richesses, les bons habitants de Paris se poussent le bras et se disent en clignant de l'œil : « C'est donc là le quelque peu d'avoir dont à la fausse reine le roi Pépin a fait octroi ! »

XVI

ADIEUX DE LA REINE BLANCHEFLEUR ET DU ROI PÉPIN.

Pour la cour de Strigon la reine Blanchefleur a voulu repartir. Ce n'est pas comme à sa venue sur un palefroi de couleur bai qu'elle chemine; elle est encore si dolente et débile qu'on l'assied dans une litière portée par deux chevaux de haut prix. Jusqu'à Senlis de sa présence et de ses douces paroles le roi Pépin l'a réconfortée.

Devant elle maintenant il s'incline, grave et pensif, car il va prendre congé. « Seigneur roi, à quelle male heure suis-je parvenue? Quand au roi Floire j'apprendrai la piteuse nouvelle, lui qui d'un tel amour chérissait notre Berthe, la douce, la franche, la gente au clair visage, ah! comme il va tirer les grenons de sa barbe grise! Jusqu'en Frise il n'y aura homme plus misérable. D'une chose seulement je m'émerveille, c'est que sous ma chemise la

douleur n'ait pas encore crevé mon cœur en deux. Par le corps de saint Denis, jamais je ne connaîtrai plus la joie, quand même je devrais vivre jusqu'au jour du grand jugement. Mieux vaut mourir que de tel deuil être rongée !

— Dame reine, répond Pépin, par toute la France j'ai fait assavoir qu'on recherche la reine du noble pays de France. Dans la forêt du Mans j'ai dépêché Morant, Godefroi et Bertrand, les trois sergents qui jadis la conduisirent avec Tibert au lieu maudit. Si là de Berthe, ma douce épousée, il se trouve encore quelques restes, des cheveux de ses longues tresses d'or, une pièce du bliaud blanc ou du manteau pourpre qu'avec tant de grâce elle portait le jour même où — malheureux que je suis — au martyre je l'envoyai, mes sergents me les rapporteront. Je t'en enverrai une part ; comme reliques de sainte nous les conserverons et matin et soir nous les couvrirons de baisers. En la cour de Strigon ainsi qu'en celle de Paris, comme autant de trésors nous les chérirons. Dame reine, j'ai dit. Que Dieu te garde et garde ton noble époux le bon roi Floire de Hongrie !

— Fils bien-aimé, sois grandement remercié. Que Dieu favorise ta sainte quête ! Et puisse sur toi et sur douce France s'étendre la bénédiction céleste ! »

XVII

LE DEUIL A LA COUR DE HONGRIE.

En voyant passer dolente et faible leur reine jadis si vaillante et si hardie, en apprenant son terrible calvaire, les bons Hongrois s'arrachent les cheveux. Dans la rue, dans leurs demeures ils versent d'abondantes larmes : « De notre Berthe, s'écrient-ils les uns et les autres, jamais nous n'oublierons la grâce et les vertus. Lorsqu'elle était en notre terre, de chaussures, de vêtements, de vin, de viande, de cervoise elle ne laissait manquer nul pauvre homme. Dans les tortures de l'Ennemi puissent à jamais frire la hideuse Margiste et le félon Tibert! Puisse d'un sort semblable la serve Aliste être bientôt l'objet! Sur notre sol, jadis tout radieux de joie et de bonheur, seule régnera désormais une noire tristesse. Dieu, Seigneur de justice, sur l'âme de Berthe au grand pied puissent nos regrets et nos prières attirer ta



miséricorde, car jamais le monde ne connut meilleure créature. »

Au palais de Strigon Blanchefleur est entrée ; elle voit le roi Floire venir vers elle : « Seigneur, à ton amour par de mauvaises paroles j'ai trop souvent répondu. Le Tout-Puissant m'en a cruellement punie. Désormais de moi tu n'entendras plus que paroles de douceur, de respect et de soumission.

— Dame Blanchefleur, d'où te viennent tels remords ? Si ta langue fut parfois vive, je ne m'en aperçus jamais ; jamais de ton amour n'ai-je douté.

— Et jamais d'en douter, Seigneur, n'auras-tu moindre raison.

— Ensemble, dame Blanchefleur, à pleurer dame Berthe nous passerons nos jours et nos nuits. Loué soit Dieu ! Par sa volonté, d'un singulier malheur tous deux nous souffrons cruelles tortures. Mais derechef il ne faillira un jour à jeter sur nous un regard plein de miséricorde. »

Au roi Floire dame Blanchefleur donne tendre baiser d'amour et de larmes elle couvre tout ce qu'au monde il reste de sa fille : un petit anneau d'or.

XVIII

LA QUÊTE DE DAME BERTHE.

« PAR Notre Seigneur Jésus, si de poils blancs nos grenons n'étaient mêlés, si nos ventres arrondis ne nous donnaient déjà mine de barons, jamais ne croirions-nous que neuf ans sont passés depuis la dernière fois que tous trois nous vînmes ici conduire notre douce reine dame Berthe ! voilà le taillis tel qu'il était le jour où, comme une biche effarée, elle échappa aux mains du félon Tibert (dont Satan puisse à jamais torturer l'âme, si tant est qu'il en ait jamais possédé une!)

Allons, Godefroi et Bertrand, fouillons tous les fourrés, tous les buissons, tous les coins et recoins, et puissions-nous rapporter à notre roi, si vaillant et si généreux, une remembrance de sa douce épousée, et, autant que faire se peut, réparer la part qu'à tel crime nous avons prise. »

Ainsi parle Morant. Et les trois sergents

de se mettre aussitôt en quête. Mais à chaque recherche succède une nouvelle déception. Des émissaires du roi le visage d'abord plein d'espoir s'est rembruni et quand en vains efforts deux semaines ont été usées : « Amis, dit Morant, le front barré d'une ride, nul besoin de poursuivre notre œuvre. Il n'est aux alentours nulle créature vivante, ni chevalier, ni bourgeois, ni vilain, ni essarteur, ni charbonnier, ni paysan, ni humble laboureur, ni bouvier, ni pâtre, ni chevrier, ni homme d'église, ni pélerin, ni simple passant que nous n'ayons interrogés, et nulle réponse qui vaille sou ni maille. Nous en savons aujourd'hui encore moins qu'avant. »

Tous trois se remettent en selle et, le chef baissé sur l'encolure de leurs chevaux, à l'amble ils regagnent la cité de Paris.

*
* *

Cependant, à quelques milles de la clairière, sire Simon le Voyer et dame Constance confient à dame Berthe les nouvelles qu'ils ont ouïes du palais de Pépin. Au fur et à mesure de leurs paroles, il semble à dame Berthe que son cœur va se rompre dans sa poitrine.

« Douce nièce, dit Simon, aussi vrai que devant moi tu es sise, c'est à la place même où

je t'ai retrouvée que la pauvre dame Berthe a été perdue. Si tu es vraiment dame Berthe, dis-le en toute franchise. »

Quand Berthe entend Simon parler ainsi, à Dieu par la pensée elle adresse ces mots : « Sire Tout-Puissant, tiens-moi dans ta juste voie ; ne permets pas, malgré que j'en aie, que faiblesse ou orgueil me poussent à enfreindre mon vœu.

— Pourquoi ne me donnes-tu réponse ? reprend sire Simon. D'où vient cette pâleur qui s'étend sur ton visage ? Parle, je t'en prie et je t'en requiers.

— Sire Simon, fait dame Berthe, tels ennuis, tels malheurs advenus au bon roi Pépin et à sa douce épousée qui pourrait les ouïr sans en avoir le corps abattu de pitié ? Voilà ce qui si durement m'afflige. En vérité, ce crois-je, vivre à la cour doit être plus plaisant que demeurer en un bois. Mais moi reine ? Non, mon doux oncle, ma douce tante. Où allez-vous quérir semblables rêveries ? Si j'étais reine, jamais je ne pousserais la folie au point de le celer.

— Béni soit Dieu ! répondent sire Simon et dame Constance. Si tu avais été la dame Berthe que pour le roi Pépin de toutes parts on recherche, de toi nous aurions été sevrés, et sans toi nous ne pouvons plus vivre. »

XIX

LA CHASSE DU ROI PÉPIN.

Dans la cité du Mans le roi Pépin vient d'armer chevaliers cent gentilhommes de différentes parties du royaume. Malgré le deuil qui lui poind toujours aussi durement le cœur, aux jeux il a pris belle part, et maintenant sous un pin aux vertes aiguilles il s'est retiré. « Un an bientôt, songe-t-il, à la place de la reine, sa fille, dame Blanchefleur trouvait la serve Aliste. Et dans quelques jours j'attends en mon palais de Paris dame Blanchefleur et le roi Floire qui avec moi à Saint-Denis viennent pleurer leur fille infortunée ! Un an bientôt, que, de désespoir de m'avoir présenté leurs mains vides et de remords de n'avoir sauvé douce dame Berthe, Morant, Godefroi et Bertrand, mes trois braves sergents, contre les Sarrasins d'Espagne sont partis. Depuis des mois, pour obtenir de Dieu miséricorde, ils s'efforcent

d'occire maints païens. » Pendant que sous son front il roule tels pensers, de lui ses hauts barons s'approchent.

« Sire, dit Aquilon de Bavière, par le corps de saint Rémi, nous respectons tous ta douleur. Mais à sa gent un roi se doit plus qu'à lui-même. De nous tous dame Berthe a été suffisamment regrettée. Comme une sainte elle a vécu; comme une sainte elle a péri; comme une sainte nous la révérons avec toi. Or dans la prime de l'âge tu es toujours : au roi des Francs souvenir de sainte ne saurait suffire; quand t'aviseras-tu de prendre femme? »

Sur ses pieds Pépin se dresse : « Duc, répond-il, écoute bien mes paroles : pour ma première épousée j'ai ressenti profond amour; mais en elle Dieu ne m'a pas permis de gagner un héritier. A peine marié derechef, à male mort j'ai envoyé celle qui de ce pays était la vraie reine, et pendant des années, comme reine je vous ai donné une serve félonne et à la poitrine dénuée de cœur. Ces deux épreuves me suffisent. A Dieu qui jamais ne mentit et à sa douce mère, pour les biens qu'ils m'ont envoyés, qu'ils m'envoient et qu'ils m'enverront, je rends grâces, mais aussi je leur adresse cette humble prière : qu'ils me donnent de monter au ciel dans ma peau de double veuf.

Quant à vous, mes barons, que d'épousailles nul ne me parle désormais, s'il ne veut que sur lui mon courroux ne retombe. Et, pour couper court à tel entretien, de ce pas allez tous vous apprêter à chasser avec moi dès la prochaine aube dans la forêt! »

Grandement ébahis, les barons se retirent, le chef penché, sans sonner mot : jamais de la bouche du roi ils n'avaient ouï voler telles paroles.

*
* *

Depuis des heures, avec leurs faucons, leurs éperviers, leurs braques et leurs lévriers, Pépin et ses barons chassent dans la forêt; mais ils n'y trouvent lions, ours, loups ou léopards, pas même un sanglier. Les seules bêtes féroces que lèvent les veneurs sont petits lapins, lièvres, belettes et écureuils.

Cependant à quelques pas du roi, filant comme une flèche passe un grand cerf blanc qui dans un fourré s'élance à bonds rapides. Plein d'ardeur, Pépin le poursuit en ne cessant d'éperonner. Quand le cerf a disparu, le roi s'arrête; du temps qu'il a passé en sa vaine course il n'a nul sentiment; dans la forêt aux milliers d'arbres feuillus, il se trouve seul,

sans aucun compagnon. De toute sa voix il appelle, mais seul répond l'écho. Alors à tout hasard il marche. Après un sentier, il suit un autre sentier. Enfin, à quelque distance, au sommet d'un tertre élevé il aperçoit une vieille chapelle; sur le chemin qui y conduit à toute bride il lance son cheval et à l'un des tournants il voit une gente jouvencelle qui vers lui se dirige.

« Belle pucelle, dit Pépin, en la saluant très courtoisement, du roi à qui appartient douce France je suis l'un des vassaux. J'ai perdu ma route; j'en ai le cœur dolent. Saurais-tu près d'ici une maison, une hutte où de prendre repos j'aurais loisir et où sur bonne voie l'on me pourrait remettre?

— Sire, répond la sage pucelle en s'inclinant devant l'inconnu, au bout de ce sentier tu verras une maison entourée d'arbres : là habite mon oncle, sire Simon le Voyer. A lui adresse-toi. Au monde il n'est homme plus vaillant et qui de la forêt ne connaisse mieux tous les coins et recoins.

— Belle pucelle, très grandement sois remerciée. Mais dis-moi, d'où viens-tu?

— Sire, de cette vieille chapelle que tu vois près d'ici.

— De cette chapelle tu sors ainsi toute seulette?

— Oui, Sire. Avec mon oncle Simon et ma tante Constance, pour écouter la messe ce matin je m'y étais rendue; pour pardire mes heures, dans un coin j'allai m'agenouiller; en mes prières je me suis oubliée; mes compagnons m'ont crue partie et, quand j'ai perçu ma solitude, brusquement j'ai fermé mon psautier et devant l'autel fait un rapide salut. Pour rejoindre les miens je suis vivement sortie; sur le chemin je t'ai rencontré; et voilà. Maintenant il me faut user de hâte. Après le repas de midi mon oncle Simon retourne en la cité du Mans : aux gens du roi Pépin il va porter des vivres et pour rien sur terre je ne le voudrais retarder. Au nom de Dieu, franc homme, de toi permets que je prenne congé : de demeurer ici encore un seul instant il ne m'est pas possible.

— Belle pucelle, à la maison de ton oncle et de ta tante je vais t'accompagner. Mais il n'est guère séant qu'à jeune et gente dame chevalier parle du haut de sa selle. Pour obéir aux lois de courtoisie, je vais descendre de mon coursier et d'ailleurs ainsi verrai-je de plus près tes fraîches couleurs et ton corps si gracieux. »

En un clin d'œil Pépin a mis le pied sur le sol. De sa main gauche il tient la guide de son cheval; dans son bras libre il serre la pucelle

et sur ses lèvres il pose un baiser de désir et d'amour. « Dieu, toi qui me vois, contre ce noble, mais trop hardi seigneur, protège-moi! » pense la pucelle en se voilant la face et en se tenant coite. « Qui ne dit mot agrée », remarque Pépin en lui-même et à haute voix il parle ainsi : « Au nom du seigneur Dieu, gente dame, en douce France viens avec moi. Il n'est nul joyau, si riche soit-il, que je ne t'y achète, pour peu que ton cœur le désire. En la cité de Paris bellement je t'établirai et tous les hommes du royaume te porteront honneur et respect.

— Seigneur Dieu, songe la jouvencelle, pourquoi de mon bon oncle et de ma bonne tante suis-je séparée ? Hélas ! comment échapper à cet homme ? »

Plus Pépin la regarde, plus il se figure revoir la serve Aliste et cette étrange ressemblance excite d'autant plus son ardeur.

« Belle pucelle, reprend-il, que crains-tu donc et pourquoi cette épouvante sur ton visage ? Je te l'ai dit : en douce France avec moi je veux te conduire ; autant te donnerai-je que par la pensée tu pourras désirer. Sache-le : je suis le grand maître du roi qui gouverne la France ; sans mentir je puis te dire qu'à nul il n'accorde autant de pouvoir qu'à moi. Mais certes je t'en ai dit assez. C'est ton

amour que je veux. Quoi qu'il advienne, tu vas faire ma volonté.

— Sire, puisqu'il en est ainsi, écoute ce que je te vais déclarer : au nom du Seigneur qui sur la sainte croix pour son peuple se laissa tourmenter, de la femme du roi Pépin n'approche pas. Du roi Floire je suis la fille et pour mère j'ai dame Blanchefleur. Au nom de Dieu et de Sainte Marie, envers moi je te défends d'avoir mauvais pensers et de vouloir me voler ma virginité. Je suis reine de France, je ne saurais vivre déshonorée. Plutôt mourir et que Dieu me rappelle à l'instant à lui ! »

Le roi Pépin change de couleur ; la surprise le tient coi ; sous son crâne s'agitent mille diverses pensées ; il s'émerveille si d'un songe il n'est pas le jouet ; à la joie qui emplit son cœur il ne sait s'il doit se laisser aller ; pendant quelques instants de sa gorge il ne peut tirer aucun son. Enfin courtoisement il s'incline : « Belle dame, fait-il, s'il en est ainsi que tu viens de le dire, pour mille marcs d'or sur toi je ne mettrais la main. » A ces mots, d'un mouvement brusque Pépin tire la bride qu'il a au poing et son cheval pousse un long hennissement. « En route, dit le roi, et hâtons-nous vers la demeure de Simon le Voyer. »

De sa frayeur dame Berthe n'est pas encore

remise. Elle songe toujours au dur péril qu'elle a couru ; elle se promet de ne plus traverser seule la forêt. Aux questions qui des lèvres de son compagnon tombent drues et serrées elle ne répond que par de vains propos.

Mais elle voit enfin apparaître Florimès et elle entend de nouveau les chères voix qui saluent son retour.

*
* *

« Berthe, chère nièce, dit Constance, que tu as donc tardé ! Longtemps avec impatience nous t'avons attendue.

— Oui, chère sœur, nous craignions que derechef la forêt ne t'eût prise. Et tous quatre nous avons bellement larmoyé.

— Mais, chère nièce, d'où vient cette pâleur que je vois à ton visage ? Et quel est cet homme qui t'accompagne ?

— Dame Constance, dit Pépin, je suis de la maison du roi des Francs. Dans la cité de Paris je demeure. En ce bois aux mille arbres feuillus j'avais perdu mon chemin, et dame Berthe, votre gentille nièce, auprès de vous m'a bien voulu guider.

— Dans notre manoir, franc homme, sois le bienvenu ! »

Et, pendant que de sire Simon le roi Pépin suit les pas, dame Constance et ses deux filles écoutent les paroles entrecoupées de larmes que d'une voix haletante dame Berthe prononce à mi-voix.

« Sous habit de noble homme se cache souvent corps de vilain, dit dame Constance en réponse à sa nièce, et de ce pas je vais à ce beau seigneur conter un peu ce que je pense. »

XX

BERTHE LA MYSTÉRIEUSE.

Dans la chambre où le roi Pépin s'entretient, dame Constance entre brusquement.

« Seigneur, dit-elle, en s'adressant au nouveau venu, tu sais déjà que la pucelle qui en notre demeure t'a mené est notre nièce. Plus que mes enfants je l'aime : et dans tout le pays de France il n'y a dame plus sage, plus pieuse, ni plus pure. Si à la cour du roi tu ne tenais haut rang, par la foi que je dois à Simon, mon mari à la barbe blanche, cher t'aurait coûté ton audace. Sache qu'elle m'a tout conté et que j'aimerais mieux être morte, si d'elle tu avais fait ta volonté.

— Dame Constance, tu es fort sage et pleine de franchise. Mais certes dame Berthe ne t'a pas tout conté. Sans quoi à ma barbe tu n'oserais la nommer ta nièce.



— Sire, il est vrai, ainsi l'appelons-nous depuis le jour où dans la forêt nous l'avons arrachée à la mort.

— Sachez, dame Constance et sire Simon, que, si elle m'a parlé vrai, grand bonheur pourra vous advenir de l'avoir en votre demeure si long temps hébergée et si bellement traitée. Mais si elle m'a parlé vrai, de l'appeler nièce vous n'avez pas le droit.

— Nous l'avons appelée ainsi pour que de tous elle fût respectée et que nul n'osât lui causer le moindre tort.

— Mais vous ignorez donc qu'elle est reine de France?

— Reine de France! disent ensemble les deux époux en changeant de couleur.

— C'est elle-même qui me l'a déclaré.

— Berthe ne peut mentir, dit Simon d'une voix lente, et pourtant...

— Pourtant? demande anxieusement le roi Pépin. Parle, que sais-tu? Si vous ne me dites l'entière vérité, tous deux à honte et déshonneur pourrez être menés.

— Sire hôte, modère tes paroles. De connaître le vrai nous tous autant que toi sommes fort désireux. Ecoute donc ce que je te propose : derrière cette large courtine qu'ici tu vois à nos regards tu vas te dérober. Je vais appeler Berthe. Dame Constance et moi nous


M. A. SERVANT

l'interrogerons et tes oreilles aussi clairement que les nôtres percevront ses paroles. »

*
* *

« Tu m'appelles, doux oncle ? Me voici, dit Berthe en entrouvrant l'huis. Juste ciel ! Il est donc parti cet homme qui dans la forêt...

— Oui, belle Berthe, mais il nous a dit des choses dont nous avons grande joie. Pourquoi nous les as-tu celées ? »

A terre Berthe regarde ; d'une légère rougeur son visage se colore. Près de lui Simon la fait seoir ; mais elle se tait et reste coite.

« Berthe, reprend Simon, par le corps de saint Rémi, cet homme qui vient de nous quitter nous a sur toi appris chose nouvelle : de Pépin, le bon et puissant roi, tu serais l'épousée. Un long temps tu nous l'as celé ; certes de cela il me pèse, car si je l'avais su, je t'aurais plus grandement honorée et servie. »

Berthe garde toujours le silence.

« Belle pucelle, dit Constance, au nom du Tout-Puissant, parle, je t'en prie, et que de ta bouche ne s'échappe nul mensonge ! »

Berthe rassemble tout son courage. Et d'une voix douce elle répond ainsi : « Sire, pour la deuxième fois l'on m'adresse telle ques-

tion ; pour la deuxième fois je donnerai même réponse. Si j'avais été reine, dès le premier jour qu'ici tu m'as reçue je te l'aurais confié. Puisque tu veux que je te dise le vrai, écoute-moi : j'avais ouï, quelques jours en çà, que la reine de France avait été trahie et puis abandonnée dans la forêt aux arbres feuillus et je savais aussi que de dame Blanchefleur et de Floire, roi de Hongrie, elle était la fille. Pour sauver mon honneur, j'ai décidé de me feindre la femme de Pépin. Et voilà ! Adieu, mes bons parents. De ce pas je vais prier Dieu qui sans doute me pardonnera ce pieux mensonge.

— Par ma foi, demande Constance au roi Pépin quand de sa cache il reparaît, Sire, qu'en dis-tu ? Quant à moi je ne sais qu'en penser.

— Dame Constance, j'en suis moi-même tout ébaubi. »

Le roi se lève. De rire il n'a guère désir. Sans plus de délai il prend congé de dame Constance.

« A la cité du Mans, dit-il à Simon, conduis-moi, car de ma chasse maintenant il ne me soucie guère. »

*
* *

Tous deux chevauchent. Quand du manoir ils sont quelque peu éloignés :

« Ami, dit le chevalier, en mettant la main sur l'épaule de Simon, tu ne sais pas qui je suis. Eh bien! apprends-le donc. Je suis le roi Pépin.

— Sire roi, répond Simon, sois le bienvenu! De ne t'avoir point reconnu j'ai grand deuil; de ne t'avoir davantage honoré pardonne-moi, et de ses dures paroles à dame Constance ne sache mauvais gré. Elle...

— Il ne m'en chaut, Simon. Ta femme et toi vous m'avez bien servi et maintenant seul me torture ce penser : Berthe, qui chez toi vit, est-elle, oui ou non, la Berthe qui, par félonie, m'a été enlevée? Dans mon cœur je sens bien que c'est elle. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi donc le nie-t-elle si véhémentement?

— Sire roi, peut-être quelque sorcier l'aura-t-il enchantée! En tel cas, pour l'or de dix cités nous ne saurons jamais qui elle est réellement.

— Simon, voilà paroles pleines de sens et il me semble que du vrai tu t'es enfin avisé. Mais par femmes j'ai déjà été engeigné et de l'être derechef je n'ai cure. Aussi de toute

prudence et sagesse voudrais-je user présentement. Nul mieux que dame Blanchefleur et le roi Floire ne me pourront renseigner. Or sous peu en mon palais ils me doivent rejoindre.

— Eh! bien, Sire, avec eux au plus tôt reviens à Florimès.

— Ainsi ferai-je. Mais de la cité du Mans je reconnais la route. Quitte-moi. Retourne à ton manoir. A dame Constance seule mande ce que je t'ai confié. Et surtout qu'à nul autre mot n'en soit sonné! De ma part donne salut à ta vaillante femme, et tous deux, si d'amour réel vous m'aimez, plus que jamais honorez dame Berthe! »

XXI

SIMPLE QUESTION DE DAME BLANCHEFLEUR.

Le roi Pépin broche des deux ; seuls l'accompagnent son sénéchal et son chambellan. En quelques heures il a rejoint le roi Floire et la reine Blanchefleur non loin de Saint- Denis.

« Dame reine, Sire roi, s'écrie-t-il, à tous deux salut !

— Salut, noble fils ! répondent le roi et la reine de Hongrie.

— Dame reine, Sire roi, si de votre longue chevauchée vous n'êtes pas trop las, en mon palais de Paris point ne vous rendrez-vous ce jourd'hui. Mais, sans tarder, de la cité du Mans nous prendrons le chemin. Là plaisantes nouvelles vous attendent.

— Quelles plaisantes nouvelles pouvons-nous recevoir ? Dans le deuil notre vie désormais entière se passera.

— Dame reine, Sire roi, sur nous le Sei-



gneur Dieu peut encore abaisser son regard de pitié.

— De notre fille aurais-tu découvert quelque relique ou quelque remembrance ?

— Cela seul ne vous permettrait pas, dame reine, sire roi, pour des vêtements aux couleurs vives et gaies de troquer vos sombres habits de deuil. »

Dame Blanchefleur et le noble roi Floire échangent un regard d'inquiétude et d'effroi.

« N'ayez crainte, doux seigneurs, c'est un homme plein de sens qui vous adresse ces mots. De douleur, jadis, j'ai cru perdre la raison. Mais ensuite une heureuse aventure a de mon cœur renouvelé la joie et la liesse. Pour pleurer votre fille, que tous nous avions forte raison de croire à jamais perdue, de Strigon vous m'avez joint ici. Peut-être au lieu de larmes offrirez-vous au Tout-Puissant actions de grâce et de merci.

— Qu'est-il donc arrivé ? Parle.

— Dans le manoir de Florimès, sis près du Mans, et dont est maître sire Simon le Voyer, un de mes féaux serviteurs, j'ai, quelques jours en çà, vu pucelle noble, belle et pieuse. A votre fille elle porte étrange ressemblance. Est-ce elle ou non ? Seuls vous pouvez le dire. »

Sur le cou de son palefroi dame Blanche-

fleur penche son front pâle; pendant qu'elle choit en pâmoison, le roi Pépin et le roi Floire la soutiennent.

Quand elle reprend ses sens : « Seigneurs, dit-elle, sans demeure chevauchons jusqu'à Florimès. Mais, seigneur Pépin, d'aucun doute ton esprit ne devrait être assiégé : de Berthe n'as-tu demandé à voir le pied droit ?

— Fou que je suis ! s'écrie Pépin. Voilà qui m'eût aussitôt renseigné. Mais, je le confesse, dame reine : de chose si simple jamais ne s'est avisé mon esprit. »

XXII

BERTHE DÉLIÉE DE SON VŒU.

Tournant le dos à la porte, Berthe est assise. D'une longue aiguille elle pique un fil d'or dans la soie qui recouvre l'autel. Et d'un ton doux elle chante. Par les degrés elle entend un bruit de pas : « Dame Constance et mes sœurs, pense-t-elle, montent s'enquérir de mon ouvrage.

Douces dames, venez voir : au bout de mon travail me voici arrivée. »

Sur ces mots elle tourne le chef : de surprise elle laisse choir son aiguille ; elle porte la main à son cœur qui semble s'arrêter dans sa poitrine.

« Dame Blanchefleur ! Sire roi Floire ! dit-elle. Si souvent je vous ai cru revoir et ce n'était qu'un rêve ! Mais jamais ne m'étiez-vous apparus aussi bellement qu'à cette heure !

— Ma fille, cette fois c'est bien dame Blan-



chefleur elle-même et ton père, le noble roi Floire, qui devant toi se tiennent. »

Dans les bras de sa mère Berthe tombe pâmée. Peu à peu sous les caresses que lui prodiguent ses parents, elle se ranime et une voix qui ne lui est pas entièrement inconnue frappe ses oreilles : « Je suis le roi Pépin qui demande ta merci pour t'avoir jadis si cruellement traitée. »

A ces mots, Berthe s'émerveille grandement :

« Sire, si c'est toi que je retrouve ici, d'un bonheur parfait le Seigneur Dieu me dote en ce jour. Vaines n'auront donc pas été les prières que pendant dix ans je lui ai adressées pour qu'il me rendît mes bons parents et mon vaillant épousé ! Mais, par sainte Marie, quelle étrange ressemblance, ô Pépin, tu portes au hardi seigneur qui quelques jours en çà dans la forêt m'a si laidement assaillie !

— Douce dame, louées soient tes paroles ! Loués soient dame Blanchefleur et le roi Floire qui de ton vœu t'ont déliée ! Loués soient sire Simon, dame Constance, dame Isabelle et dame Eglante. Loués soient Morant, Godefroi et Bernard ! Loués soient Dieu, la Vierge Marie, Notre-Seigneur Jésus et tous les saints ! Bref, loués soient le ciel et la terre et maudits soient les félons ! »

*
* *

Sur le marteau de la grand'porte, au-dessous de la tourelle où se trouve le roi Pépin, on frappe à coups redoublés. Par la fenêtre le roi Pépin passe son chef. Il voit un homme bruni par le soleil, tout gris de poudre, tenant par la bride un cheval fourbu.

« Sire roi, s'écrie le cavalier, à toi salut et bienvenue ! Ne me connais-tu point ? Je suis Morant. En Espagne, pendant un an, j'ai pour la gloire de notre doux Seigneur, occis plus de mille païens. Revenu hier à Paris, j'ai appris que pour Florimès tu t'étais mis en route. Bien que fort las de mon voyage, sans même descendre de selle, ici je suis au plus vite accouru pour te mander nos dernières victoires sur la gent maudite.

— Sire Morant, en plus opportun moment tu ne pouvais arriver. Monte vite les degrés et à une belle dame viens donner ton salut. »

Dans la chambre où le roi Pépin, dame Berthe, le roi Floire, Simon le Voyer et tous les siens sont réunis, entre le vaillant Morant.

« Que vois-je ? » dit-il en pâlissant et en s'arrêtant droit sur ses jambes, « Dame Berthe, est-ce toi ? Notre bon sire le roi t'a donc retrouvée ? Hélas ! de ton noble corps je n'ose

venir plus près : dans la même forêt où ton image se dresse il y a dix ans je t'ai lâchement...

— Tu m'as sauvée! dit dame Berthe en accolant Morant. Il semble encore te sentir de ma bouche retirer l'horrible corde qui m'étouffait et te voir de mon chef écarter l'épée de l'ignoble Tibert. Lors je te fis promesse de te payer un jour de ton vaillant et noble cœur. Bien que tu m'aies, en ce jour-là, un peu trop fort lacé mon bliaud blanc, je tiendrai parole : au roi Pépin comme don je demanderai de t'adouber chevalier et de te présenter tel avoir que dans la richesse vous puissiez vivre, toi et ton lignage.

— A ta prière, dame reine, dit Pépin, il me plaît d'agréer. Et quand reviendront Godefroi et Bertrand, ils seront hautement honorés eux aussi.

— Hélas! dame reine, honneurs mortels ne les peuvent plus toucher.

— Alors pour le repos de leurs âmes auprès de Notre-Seigneur Dieu, dans toutes les églises de France et de Hongrie, je ferai chanter messes. »

Du roi Morant va baiser le soulier et auprès de la reine doucement il s'agenouille.

Le roi appelle son maréchal Gautier et son chambellan Thierry. « Seigneurs, dit-il, sans

nul délai, courez à la cité du Mans. Par force messagers à mes vassaux, à mes bourgeois, à mes vilains, en toutes les parts du royaume, sans en excepter une, pas même l'abbaye de Montmartre, puis en tout le royaume de Hongrie, mandez ceci : Comme de juste, les méchants ont été punis et les bons sont récompensés. Avec la vraie reine, pour laquelle Dieu a montré son regard tout spécial, le roi Pépin désormais va vivre une joie et un bonheur tels qu'il n'en a jamais connu et d'elle il aura des enfants comme jamais roi des Francs avec sa femme n'en a gagné. Autant par la félonie de la serve cruelle tous avaient été mis en piteux état, autant par la bonté de la vraie reine tous seront émerveillés.

Enfin que sans plus tarder les hauts barons viennent en Florimès ; que leurs nobles dames les accompagnent et qu'ils ne négligent pas de faire transporter leurs tentes par leurs varlets : car il n'y a rien ici pour les héberger.

Dès que tous seront arrivés, au flanc gauche de Simon et à celui de Morant je ceindrai l'épée de chevalier.

— Sire roi, s'écrie Simon en tombant à genoux, de tels honneurs me combles-tu que, pour te louer, les mots me manquent : sois grandement remercié !

— Simon, dit Pépin, moi-même j'ai voulu établir ton armoirie ; désormais tu porteras sur ton écu une grande fleur de lys d'or sur champ d'azur à cinq lambels de gueules, et du comté du Mans tu deviendras seigneur. En outre, de tels avis tu m'as déjà guidé que dès aujourd'hui de toi je fais mon maître conseiller. Tu me suivras en mon palais.

— Seigneur Dieu, dit dame Constance, au delà de nos mérites tu nous honores. D'une pauvre bruyère tu nous tires pour nous établir en une riche et merveilleuse prairie. Mais combien de dame Berthe l'absence va nous peser à moi et à mes filles !

— Dame Constance, reprend la reine Berthe, quand de Florimès nous nous éloignerons, à Paris nous t'emmènerons toi et tes filles. Loin de vous je ne saurais plus vivre. Avec vous tous je partagerai mes richesses : si je vous savais rester en pauvreté, la possession du monde entier ne me procurerait aucune joie. »

Aux genoux de dame Berthe, les trois dames se sont jetées. Celle-ci les relève. « Dame Constance, auprès de moi tu seras première dame de cour. Et vous, Isabelle et Eglante, vous serez mes douces sœurs qui de moi ne se sépareront jamais.

— Isabelle et Eglante, ajoute le roi Pépin,

à chacune de vous par an je donnerai cinq cents livres et je veillerai à accroître votre puissance en vous mariant à deux de mes nobles vassaux. »

XXIII

LE CHAR DANS LA FORÊT.

Auprès de dame Berthe le roi Pépin s'est venu seoir. « Dame Berthe, sur ton visage, je lis la joie et le bonheur. Et ce bonheur me rend heureux.

— Que ton amour m'est doux, seigneur roi, et qu'à te voir ainsi traiter les miens et ceux que j'aime mon cœur de liesse s'emplit! Pourtant, sur cette terre il n'est joie qui de tristesse ne soit mêlée. De Florimès il me peine durement de partir dès demain.

— Demain, en quittant ce lieu qui t'est si cher, aux varlets, aux servantes nous ferons riches présents et souvent par la suite nous les reviendrons visiter.

— Sois grandement remercié, sire roi. Ainsi ma douleur sera quelque peu apaisée. Mais sans horreur je ne puis songer que dans quelques jours dame Blanchefleur et le roi Floire pour Strigon derechef se mettront en

route. Quand de leur départ viendra le moment, en pâmoison je suis sûre de choir.

— Dame reine, de l'abbaye qu'en ton honneur ils nommeront Valberte et qu'en Hongrie ils veulent fonder dès cette année, tes parents nous feront visiter les premiers travaux. Ainsi de ta vaillante mère et de ton noble père longtemps tu ne seras sevrée et de te pâmer cette fois tu n'auras plus nulle raison. »

Quand, par ses tendres paroles, de dame Berthe le roi Pépin vit le clair visage rasséréné : « Les nuits d'août où jadis tu subis ton martyre furent bien froides. Au rebours singulièrement chaudes sont celles que nous passons maintenant. De plus au manoir de ton oncle Simon il n'est de chambre assez vaste pour nous. Aussi dans une prairie qu'aux regards de tous dérobe une hêtraie, non loin d'ici ai-je fait mettre un char à roues qui sera tout couvert de bruyère. Ce sera notre lit. Cette nuit nous y reprendrons nos amours si tôt et si longtemps interrompues et à Pâques fleuries il nous naîtra un fils.

— Sire roi, que selon ton désir il soit octroyé! Et notre fils, comment l'appellerons-nous?

— Du char que je t'ai dit nous tirerons son nom qui sera Charles. »

XXIV

AU SON DES CLOCHES.

AFLORIMÈS huit jours tout pleins a duré la fête de dame Berthe. Le neuvième matin, au son des cloches, tous se remettent en route.

Au son des cloches qu'on tire à toute volée, en mainte noble cité, en maint village, en maint hameau, la noble escorte est accueillie. Grâce au zèle des messagers du roi Pépin, partout du retour de dame Berthe la nouvelle s'est répandue. Dans son château, dans son manoir, dans sa hutte, nul ne demeure. Nobles dames, vaillants chevaliers, bourgeois et vilains, petites filles et petits garçons, tous accourent, les uns sur des palefrois et les autres à pied :

« Loué soit Dieu qui nous a rendu notre bonne reine! Jamais encore tel miracle ne s'était vu », disait chacun en s'agenouillant devant dame Berthe. Et à chacun dame Berthe

montre visage humble, souriant et heureux.

Au son des cloches, de chaque grande ville, en procession bellement ordonnée, sort le clergé, revêtu de ses plus brillantes robes.

A petites journées, vers la cité de Paris dame Berthe joyeusement chevauche. Avec dame Constance, dame Isabelle, dame Eglante, radieuses dans leurs bliauds de soie tout neufs, la reine de France et dame Blanchefleur échangent de douces paroles

Le son des cloches redouble : avec plus d'ardeur les jongleurs jouent sur leurs vielles ; en rangs serrés s'avancent seigneurs, jeunes ou chenus, chauves ou chevelus, moines, abbés. Et tous, clercs et lais, bénissent la rentrée de la vraie reine en sa cité de Paris. « Ah ! Dieu, dit chacun, puisse de male mort périr la serve qui à si douce dame a causé de tels tourments ! »

A voir leur fille par tout son peuple si bellement reçue, de dame Blanchefleur et du roi Floire le cœur s'emplit de liesse : « Dieu, qui fais courir les nues, disent-ils, grandement sois-tu remercié. Autant tu avais abaissé dame Berthe, autant tu l'élèves maintenant. Puisse à jamais ta bonté demeurer auprès d'elle ! »

Devant le perron du palais, Aquilon de Bavière et Grifon de Hautefeuille aident dame

Berthe à descendre de selle. Elle revoit la salle pavée telle qu'elle était dix ans en çà : près de Pépin sur un siège elle prend place, et légèrement elle relève la jupe de son bliaud :

« Longue vie à dame Berthe au grand pied! » crie-t-on aussitôt de toutes les parties de la grand'salle.

. . . .

Cependant dans l'abbaye de Montmartre, seule une nonne est restée. Près d'elle sont deux jeunes garçons :

« Par votre tête je le jure, dit-elle en caressant leurs longues boucles blondes, de dame Berthe et du roi Pépin un jour je tirerai vengeance. Vous, Rainfroi et Heudri, quand en dame Berthe au grand pied le roi des Francs aura gagné un garçon, au fils vous ferez payer un dur prix la forfaiture du roi Pépin envers moi, votre mère! Et toi, Dieu de justice, arrête, je t'en supplie, ces maudits carillons qui me rendent folle! »

Et plus fort que jamais se fait ouïr le son des cloches.

Seigneurs, merci!

Des mets et des vins de choix que vous m'avez offerts, de vos robes de soie, de vos fourrures de vair et de gris, de vos deniers d'or et d'argent, de votre palefroi, de tous les présents que vous me dispensez, Seigneurs, merci; du pauvre ménestrel avec joie telles aubaines sont toujours acceptées. Seigneurs, soyez tous loués et puisse un jour au paradis Dieu nous réunir tous : vous pour avoir jusqu'au bout écouté chanson vaillante, noble et pieuse, et moi pour l'avoir aussi bellement chantée que j'ai pu.

TABLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

DUE	DUE
3-13-94	



